

#UVSQ25



UNIVERSITÉ DE
VERSAILLES 
ST-QUENTIN-EN-YVELINES
université PARIS-SACLAY

Hors-série
25 ANS

vert & bleu
le magazine

2016-2017 : L'UVSQ FÊTE SES 25 ANS !



© DR-UVSQ

Il y a 25 ans, on évoquait le terme d'« université nouvelle » à propos de l'UVSQ. En 2016, l'UVSQ est une jeune université. Cela signifie que nous avons la force de notre jeunesse et en même temps déjà le recul qui nous confère sagesse et maturité.

Vingt-cinq ans qui ont laissé le temps à notre établissement de prendre son envol, de se construire, de se consolider, d'attirer des talents, de nouvelles disciplines, de faire émerger de nouveaux champs de recherche.

Vingt-cinq ans pour se forger une personnalité, asseoir des valeurs, favoriser un esprit UVSQ, établir un lien de confiance avec chacun des membres de notre communauté universitaire, mais aussi avec nos partenaires institutionnels et les acteurs du monde économique.

En lisant ce magazine que nous publions à l'occasion de cet anniversaire, j'ai le sentiment de feuilleter un album de famille. Toutes ces personnalités, tous ces enthousiasmes, tous ces pionniers, révèlent à quel point notre établissement s'est forgé une forte identité.

Je voudrais rendre un hommage tout particulier à celles et ceux qui m'ont précédé. Ils ont fait le pari de la recherche et de l'ancrage territorial. Ce pari a été gagnant.

C'est à eux, mais aussi à tous nos anciens étudiants, personnels administratifs et enseignants-chercheurs, à tous nos partenaires, à toute la communauté universitaire, que je voudrais aujourd'hui dire : Merci ! Vous pouvez être fiers de cette petite université devenue une grande. C'est grâce à cette intelligence collective que l'UVSQ, pour ses 25 ans, retrouve une place dans le classement de Shanghai des meilleures universités mondiales. Ensemble, continuons à la construire, continuons à la développer. Poursuivons nos efforts pour que notre université pèse dans les grands sujets de société et qu'elle participe à la transformation du monde. Ensemble, continuons à faire rayonner l'UVSQ !

DIDIER GUILLEMOT

PRÉSIDENT DE L'UNIVERSITÉ DE VERSAILLES SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES

PAROLES D'ALUMNI anciens étudiants, associatifs, sportifs, ils se sentent « de l'UVSQ » et témoignent **p. 4**

ANCRAGE TERRITORIAL seule université des Yvelines, l'UVSQ a tissé des liens forts avec son territoire : histoire d'un destin partagé **p. 16**

ESPRIT RECHERCHE pionniers d'hier, ils racontent l'aventure des débuts et la création des laboratoires ; chercheurs d'aujourd'hui, ils nous parlent de leurs travaux **p. 26**

DEPUIS 25 ANS

Fierté, sentiment d'appartenance, souvenirs, émotions... Voilà ce que les anciens étudiants de l'UVSQ mettent en avant quand on leur demande de raconter leurs années à la « fac ». Un peu comme dans une lignée, leur diplôme de l'UVSQ fait en quelque sorte partie de leur ADN. Pourtant, la famille s'est agrandie, forcément, elle évolue, mais c'est peut-être le propre de l'université : être toujours en mouvement. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : en 1992, l'université nouvelle accueillait 5 000 étudiants. Aujourd'hui, ils sont presque 20 000 à se rendre chaque jour sur les campus de l'UVSQ répartis sur le territoire yvelinois. « *Ils viennent se construire* », résume sobrement mais efficacement Didier Guillemot, le président de l'université. Et c'est à travers leurs engagements, leurs victoires, les défis relevés, mais aussi à l'aune de ce qu'ils sont devenus, que l'on mesure le lien qui peut unir une université à ses étudiants.

FORGÉ PAR LA VIE ASSOCIATIVE

Quand **Ghislain Bourdilleau** arrive à Saint-Quentin-en-Yvelines, l'établissement n'a que 2 ans. Le jeune homme y voit une formidable opportunité pour créer, imaginer, façonner ce nouveau campus. « *Tout était possible, tout était nouveau !* », s'enthousiasme-t-il. Licence d'histoire, maîtrise de sciences politiques et enfin DESS de communication ne l'empêchent pas de s'investir à fond dans la vie associative. Chez Icare d'abord, association étudiante historique et emblématique de l'université (voir encadré p. 6), puis comme journaliste avec la création d'un fanzine publié à 500 exemplaires. « *Nous nous sommes vraiment amusés... Son nom ? Partiel, le journal total !* » Ghislain est ensuite élu vice-président étudiant avant de devenir directeur du service de la vie étudiante qu'il a contribué à créer : une première en France. Avec, à la clé, la création d'une carte culture qui existe encore aujourd'hui pour faciliter l'accès des jeunes à la culture. Concilier études et engagement associatif, qu'en pense-t-il ? « *Ça ne m'a pas empêché de décrocher mon diplôme et ça prépare à la vie de*

manière extraordinaire. » Aujourd'hui, Ghislain Bourdilleau n'a pas perdu cet enthousiasme qui a fait la richesse de ses années universitaires. Sans cesse en mode projet, ce jeune directeur de la communication, qui vient de quitter son poste au sein du prestigieux Institut national des langues et civilisations orientales, plaide pour une communication qui a du sens.



© DR

1997 GHISLAIN BOURDILLEAU
DESS DE COMMUNICATION

UN NOUVEAU DÉPART GRÂCE À L'UVSQ

Après sept ans comme documentaliste, la trajectoire de **Fabienne Burtin** prend un tournant décisif lorsqu'elle décide, en 1993, de rejoindre le DESS Communication en formation continue proposé à l'UVSQ. Là, elle découvre un univers nouveau et intègre avec succès les compétences pratiques et techniques propres au métier de chargé de communication. « *Nous avons bénéficié d'une séance de média-training au Press Club de France, là où les grands patrons d'entreprises viennent aussi s'entraîner. Nous avons dû attendre que Claude Bébéar, le charismatique fondateur du Groupe AXA, termine sa séance pour pouvoir investir le studio. Là, il nous a encouragés, laissant entendre que l'on n'avait jamais fini d'apprendre. Je m'en suis souvenue.* » De fait, pour Fabienne Burtin, c'est une reconversion réussie ! Sept ans plus tard, la voilà directrice de la communication de la Banque Populaire Val de France qui compte parmi les membres fondateurs de la Fondation de l'université. Fabienne Burtin garde ainsi un lien étroit avec son ancienne université : « *Je me suis investie en faveur des initiatives de mise en réseau des diplômés et des entreprises du territoire tel le cluster vert & bleu ou encore lors de la cérémonie de remise des diplômes des masters en mars 2016 au vélodrome de Saint-Quentin-en-Yvelines.* »



© DR

1994 FABIENNE BURTIN
DESS DE COMMUNICATION EN FORMATION CONTINUE

DES SOUVENIRS AU MILIEU DES CHAMPS

À son entrée en Deug Administration économique et sociale en 1990, **Céline Baumann** rejoint ce qui est alors une antenne de l'université de Nanterre, sur le campus de Saint-Quentin-en-Yvelines. « *La fac, à l'époque, c'était des préfabriqués disposés au beau milieu d'un champ !* », se souvient-elle avec humour. « *Parfois même, nous finissions un cours à Guyancourt, et un autre commençait un quart d'heure plus tard à Nanterre !* » Une université à taille humaine, voilà précisément tout ce qui la sé-

duit alors : « *L'UVSQ ce n'était pas l'usine, je n'étais pas un numéro. Bien au contraire, l'ambiance y était presque familiale !* » Aujourd'hui, ce sont les opportunités qui l'ont conduite à devenir directrice du pôle audiovisuel d'IPG Mediabrands, un poste prestigieux pour celle qui n'avait pas prévu une carrière dans la pub. De ces années sur le campus naissant de Saint-Quentin, Céline Baumann n'a gardé que des bons souvenirs : « *Et si c'était à refaire, je ne changerais rien !* », conclut-elle.



© Céline Baumann

1994 CÉLINE BAUMANN
MAÎTRISE EN ADMINISTRATION ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

1991 LES JARDINS D'ICARE

C'EST UNE DES ASSOCIATIONS HISTORIQUES DE L'UVSQ, REDOUBLANT TOUJOURS D'IDÉES POUR LA MISE EN PLACE D'ALTERNATIVES SOLIDAIRES. PARMI ELLES, L'EXPÉRIMENTATION DE NOUVELLES MÉTHODES DE CULTURE PLUS RESPECTUEUSES DE L'ENVIRONNEMENT. C'EST AINSI QUE SONT NÉS DEUX JARDINS, L'UN À VERSAILLES, L'AUTRE À SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES.

Découvrir. En 2013, Marie Cousin, alors présidente d'Icare, soumet, pour la première fois, l'idée de transformer la parcelle vierge du site de l'UVSQ en un jardin partagé, pouvant accueillir étudiants, personnels, et riverains. « *Tous les habitants de Saint-Quentin-en-Yvelines n'ont pas la chance d'avoir un jardin. C'était important d'en faire un lieu de partage* », souligne-t-elle. Après une étude de faisabilité, les bénévoles d'Icare impulsent la création du jardin partagé et fondent l'association Sème qui peut. De la même manière, en octobre 2014, alors qu'il prospecte pour la réalisation d'un inventaire de la biodiversité, Antonin Balestro, étudiant en licence de SVT, découvre, niché au fin fond du campus des sciences versaillais, un terrain en friche dissimulé derrière des mètres de ronces. Il propose alors d'en faire un lieu d'expérimentation de la permaculture.

Planter. Après de longues semaines de remise en ordre, le jardin Rémi-Fraisse de Versailles comme le jardin partagé retrouvent peu à peu un visage plus accueillant. Sur le campus des sciences, derrière le bâtiment Descartes, c'est désormais toute une nature qui prospère dans ce sanctuaire de la biodiversité : légumes, fruits, insectes, plantes s'épanouissent sans contrainte. « *Ce que nous faisons pousser, tomates, courges, pommes de terre, fraises, nous n'en forçons jamais la culture. Faire en sorte que l'écosystème vive en harmonie, c'est ça la permaculture* », explique Antonin Balestro. Quant au jardin partagé Sème qui peut, pour Marie Cousin, il est devenu un lieu de rencontres et d'échanges : « *Nous menons surtout une action de sensibilisation aux méthodes alternatives non polluantes. Nous espérons bientôt mettre en place des ateliers de jardinage avec les écoles primaires.* »

Partager. Au-delà de l'approche environnementale, ces deux initiatives rappellent la nécessité de mutualiser les savoirs pour avancer. « *Nous empruntons bien sûr des techniques à la permaculture* », précise Marie Cousin. « *Entre le jardin Rémi-Fraisse, et notre jardin partagé, l'objectif reste le même : proposer des alternatives et inciter au changement.* »

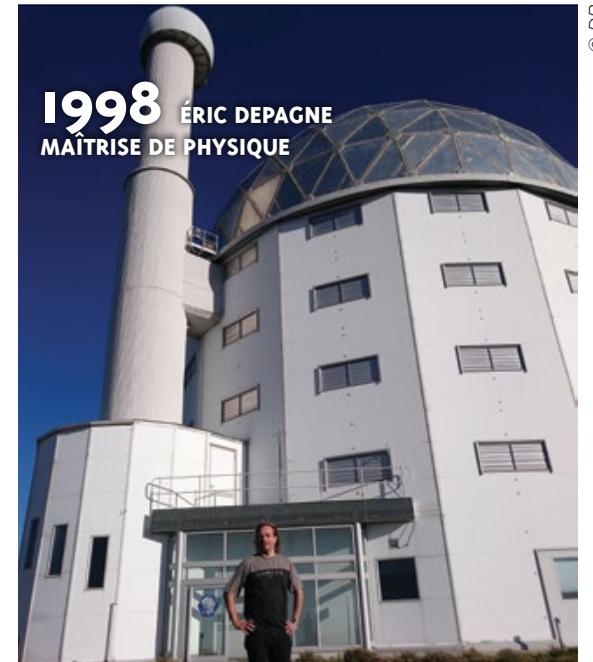


© DR



DE L'UVSQ AU DÉSERT

Sa vocation pour les étoiles, **Éric Depagne** la fait remonter il y a très longtemps, dans son enfance... Mais ses années d'études sur le campus des sciences de Versailles sont déterminantes. « *Dans le cursus astronomie, il fallait faire un stage. Grâce à Monique Aubier, à l'époque directrice du département de physique, science de l'univers et mécanique, j'ai eu la chance de le faire à l'observatoire de Meudon. C'est là que j'ai découvert le monde de la recherche en astrophysique et que j'ai rencontré mes futurs directeurs de thèse.* » Éric Depagne a connu les débuts de l'UVSQ : « *À l'époque, les bâtiments Fermat et Buffon n'existaient pas. Nous étions dans le bâtiment tout au bout du campus qui hébergeait également des services de l'inspection académique. L'ambiance était très conviviale : nous étions peu nombreux et tout le monde se connaissait.* » Après le Chili, la Californie et l'Allemagne, il travaille maintenant au South African Astronomical Observatory (SAAO) à Cape Town en Afrique du Sud. « *Une semaine par mois, je conduis les observations au télescope à 400 kilomètres de Cape Town en plein milieu du désert. On observe un grand nombre d'objets : les astéroïdes autour de Mars, les étoiles de notre galaxie. C'est un travail qui m'apporte toujours autant de plaisir.* »



1998 ÉRIC DEPAGNE
MAÎTRISE DE PHYSIQUE

© DR

1999 MEHDI LITIM DEUG DE DROIT



© DR

ASCENSEUR SOCIAL

« *Quand je suis arrivé à la "fac", j'étais très différent de celui que je suis aujourd'hui.* » Ce constat, c'est un ancien des quartiers populaires de Saint-Quentin-en-Yvelines qui le fait. **Mehdi Litim** se souvient de ses années en Deug de droit à l'UVSQ. « *J'arrivais tous les jours en jogging. On me regardait bizarrement !* » Un monde nouveau s'ouvre alors pour lui : « *C'est la première fois que j'avais des amis issus de milieux privilégiés. C'est aussi à l'UVSQ que j'ai rencontré ma femme.* » Cette expérience est fondatrice pour le jeune Mehdi qui décide alors de quitter le cocon familial. D'abord une licence à Paris, puis un DESS à Nanterre pour rejoindre enfin la prestigieuse institution de la rue Saint-Guillaume. « *Sciences Po m'a ouvert des portes, mais j'avais toujours au*

fond de moi ce désir de travailler avec les quartiers populaires. » Le lien entre sa nouvelle vie « *embourgeoisée* » à Versailles et son passé d'ex-enfant de la banlieue, il l'a trouvé à travers le *Trappy blog*, un espace d'expression qui donne la parole aux jeunes des quartiers populaires. « *J'encadre une dizaine de blogueurs. Il faut leur donner les moyens d'exprimer leurs talents et de se former.* » Son projet, il voudrait maintenant le faire connaître sur le campus de l'UVSQ, car, dit-il, « *c'est là que se trouvent nos futures plumes.* »

2009 QUAND LES ÉTUDIANTS SE MOBILISENT

SE MOBILISER POUR UNE CAUSE PLUS GRANDE : VOILÀ LE LIEN ENTRE TOUS CES ÉTUDIANTS QUI ONT FAIT LE CHOIX DE L'ENGAGEMENT. EN SE TOURNANT GÉNÉREUSEMENT VERS LES AUTRES, ILS PROUVENT QUE LA « RELÈVE SOLIDAIRE » EST ASSURÉE.

Pour leur projet de master en Management des organisations (MDO), Caroline, Lauriane, Cindy, Quentin, et Marielle ont choisi un thème qui leur tient à cœur : le handicap. Les cinq amis créent alors Handi'Act et se mettent en quête d'un établissement qui pourrait avoir besoin de leurs compétences. Très naturellement, le lien se fait avec l'externat médico-éducatif (EME) La Clef Saint-Pierre à Élancourt, accueillant des jeunes polyhandicapés de 3 à 20 ans. « *L'objectif initial était d'organiser la journée portes ouvertes pour faire connaître la structure* », explique Caroline Talbot, responsable logistique et juridique de Handi'Act. Mission accomplie puisque le 22 juin 2016 l'établissement ouvrait ses portes au public sous le soleil ! Mais les jeunes ne s'arrêtent pas là : quand ils apprennent qu'un projet de jardin zen au sein de l'EME a été abandonné faute de moyens, ils n'hésitent pas une seconde. « *Ils se sont approprié l'idée avec un regard candide et ouvert* », souligne Kathleen Grevisse, chef de service à l'EME. En remuant ciel et terre et en sollicitant l'aide de tout leur réseau, les étudiants parviennent ainsi à réunir 3 500 euros. Si le chemin est encore long pour que le jardin voie le jour, l'EME y croit à nouveau ! « *Pour nous, plus qu'un simple*

projet, c'était avant tout une aventure humaine ! », s'enthousiasme Lauriane David, responsable relations externes de Handi'Act. « *Aujourd'hui, nous aimerions que les futurs étudiants du master MDO reprennent le flambeau, afin que le projet du jardin zen aboutisse.* »

Même dynamisme du côté de l'association POEMES des étudiants en médecine qui a organisé le 6^e gala de solidarité en novembre 2015 ainsi qu'une collecte de dons sur Internet pour soutenir la recherche contre le cancer des enfants. Avec le soutien de la Fondation UVSQ qui encourage les initiatives solidaires, les étudiants en médecine ont pu reverser près de 7 000 euros à l'association Imagine for Margo. « *Nous avons été touchés par l'histoire de Margo, une jeune adolescente décédée du cancer à l'âge de 14 ans, explique Constance Reichert, membre de POEMES, et à travers ce gala, j'espère que nous participons à sensibiliser les étudiants à la recherche et à l'amélioration des conditions de vie des enfants malades. C'est important en tant que futurs médecins.* »



2001 NICOLAS BLANCHARD-GUTTON
MAÎTRISE DE BIOLOGIE CELLULAIRE ET PHYSIOLOGIE

© DR

VOCATION RECHERCHE

Nicolas Blanchard-Gutton parle avec emphase de ses années de biologie à Versailles : « *Le campus était magnifique avec ce grand parc qui faisait notre bonheur et les enseignements... presque parfaits !* » Surtout, Nicolas découvre avec passion le monde de la recherche. « *Je me souviens d'un professeur qui regardait notre amphi de première année en nous disant : "Vous êtes 120 dans cette salle, parmi vous il y en aura à peine 10 qui rejoindront le monde de la recherche." Ça n'a fait que renforcer ma motivation !* » Nicolas ne fait pas partie des meilleurs étudiants, mais il a la conviction qu'il a trouvé sa voie : « *La recherche ? J'avais déjà ça dans les tripes ! Alors je me suis accroché.* » Aujourd'hui, il est ingénieur d'étude dans un laboratoire de l'école vétérinaire de Maisons-Alfort où il travaille sur la myopathie de Duchenne. « *Nous testons sur les animaux malades des traitements qui pourraient ouvrir de nouvelles pistes pour la recherche.* » Et il conclut : « *Au niveau des travaux, il y a bien sûr des hauts et des bas, mais il n'y a pas un seul matin où je n'ai pas envie d'aller au labo !* »

LE GOÛT DES AUTRES

Thibaut Adeline-Delvolvé n'est pas simplement venu chercher un savoir à l'UVSQ, il profite de ses années de droit pour s'investir pour la communauté étudiante et faciliter la vie sur le campus. « *Nous avons notamment créé une bourse aux livres.* » Il découvre également le militantisme et se lance dans l'organisation de colloques : « *Nous avons invité Christian Poncelet, Nicolas Sarkozy ou encore Alain Juppé. Les amphes étaient remplies, les étudiants captivés !* » Devenu avocat, M^e Adeline-Delvolvé parle encore avec émotion de ces moments forts : « *Je me souviens des sujets passionnants de leurs interventions : nous débattions avec eux du bicamérisme et de la séparation des pouvoirs.* » Aujourd'hui avocat à la cour de Versailles, spécialiste en droit public, c'est à l'UVSQ que s'est affirmé son goût pour la chose publique : « *J'ai décidé à ce moment-là de m'engager dans un métier où l'intérêt général prévalait sur les intérêts particuliers.* »

© Alexia Milléquant



2002 THIBAUT ADELINE-DELVOLVÉ
MAÎTRISE DE DROIT PUBLIC



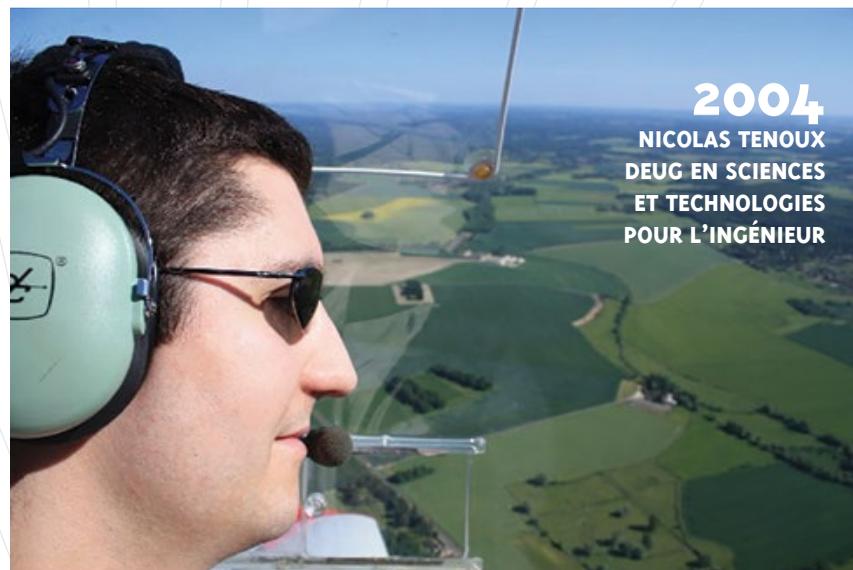
2003 JEAN-BAPTISTE ARMENGAUD
DIPLÔME DE MÉDECIN-PÉDIATRE

LA PÉDIATRIE M'A CHOISI

D'abord rattaché à l'UFR de Garches, Jean-Baptiste Armengaud n'a pas la chance de connaître l'UFR des sciences de la santé Simone-Veil lorsqu'il obtient son certificat de fin d'études de médecine en 1999, puis son diplôme de médecin-pédiatre en 2004. Ce n'est que plus tard qu'il découvre les nouveaux locaux flambant neufs de Montigny-le-Bretonneux. Comme chef de clinique à l'hôpital Ambroise-Paré, établissement rattaché à l'UVSQ, il assure ainsi en parallèle les enseignements : « *Lorsque je suis arrivé, j'ai été frappé de voir que tout était plus moderne, plus novateur ! Je venais tout juste de quitter la fac parisienne, et j'avais l'impression que l'UVSQ avait dix ans d'avance sur son temps !* » Enseigner, pour lui d'ailleurs, bien plus qu'un devoir, c'est une responsabilité : « *Dans notre métier, le progrès de la médecine dépend essentiellement de la transmission des savoirs. Pour former les médecins de demain, il faut s'interroger dès maintenant sur les méthodes d'enseignement.* » Aujourd'hui médecin hospitalier au CHU de Lausanne en Suisse, il reste convaincu que le choix d'une spécialité n'est jamais un hasard : et pour lui, la pédiatrie l'a choisi bien plus que l'inverse ! « *Au-delà du contact, fédérer toute une famille autour de l'enfant, c'est ce qui me motive le plus !* »

UN ALUMNI DANS LES NUAGES

Devenir pilote, c'était le rêve d'enfant de **Nicolas Tenoux**. Faire de ce rêve une réalité, l'ambition de toute une vie. Diplômé d'un Deug Sciences et technologies pour l'ingénieur à l'UVSQ, le jeune homme ambitieux suit ensuite une formation en école d'ingénieurs qui lui ouvre les portes d'un poste de responsable qualité dans une compagnie aérienne au Bourget. Alors, pour lui, de l'aéroport à l'avion, il n'y a qu'un pas ! « *C'était maintenant ou jamais !* », s'exclame-t-il. « *Je me suis lancé ! J'ai passé mon brevet de pilote, et je suis parti six mois aux États-Unis pour apprendre l'anglais.* » Si, aujourd'hui, son rêve d'enfant est devenu réalité, Nicolas Tenoux, pilote de ligne dans l'aviation d'affaires, assure aussi, entre quelques escales, son rôle d'ambassadeur pour la Fondation UVSQ : « *Depuis un an, je participe au développement du réseau des anciens étudiants : fédérer les alumni, promouvoir l'université et renforcer le sentiment d'appartenance. C'est un challenge !* »



2004
NICOLAS TENOUX
DEUG EN SCIENCES
ET TECHNOLOGIES
POUR L'INGÉNIEUR

DO YOU SPEAK SCIENCE?

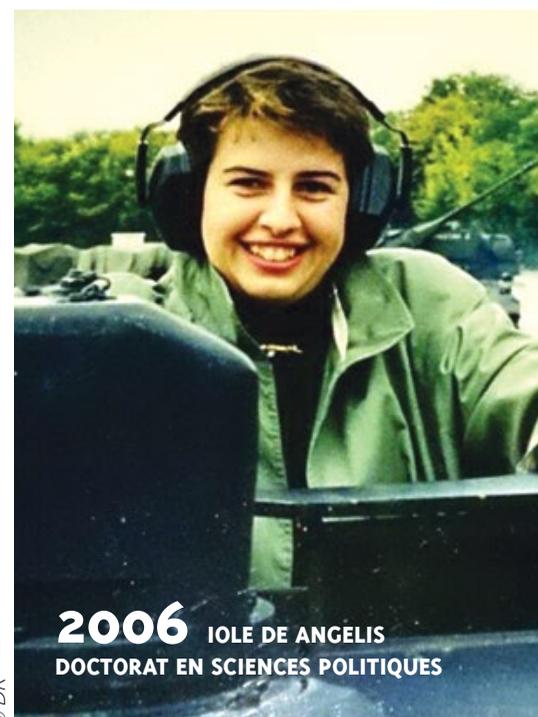
Dès ses débuts à l'UVSQ, **Élodie Chabrol** est une passionnée de sciences : d'abord étudiante en licence de biologie, elle se dirige ensuite vers un master de physiologie. « *C'est ma formation à l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines qui a rendu plus facile le passage à la thèse* », raconte-t-elle. L'accessibilité des enseignants-chercheurs, le petit nombre d'étudiants, l'importance des travaux pratiques, autant d'éléments qui ont été déterminants dans sa formation. Aujourd'hui, c'est de l'autre côté de la Manche qu'Élodie Chabrol, chercheuse au University College de Londres (UCL), continue de marquer de son empreinte le monde de la recherche. Postdoctorante, elle souhaite parvenir à guérir les formes intractables d'épilepsie. « *Maintenant, si je réussis mes essais, mes résultats passent directement aux tests cliniques !* », s'enthousiasme-t-elle. Et la science, depuis toujours, c'est au service des autres qu'elle souhaitait la mettre : assurant déjà des tutorats pour les étudiants en difficulté lorsqu'elle était en licence à l'UVSQ, la communication scientifique est aujourd'hui devenue sa priorité. « *J'ai importé d'Angleterre Pint of Science, c'est un festival qui vise à diffuser les sciences auprès du grand public : des chercheurs viennent exposer leurs travaux, les gens prennent leurs billets en ligne, et on se réunit dans des bars autour d'un verre, c'est plus convivial.* »



2005 ÉLODIE CHABROL
MASTER I EN PHYSIOLOGIE

L'ÉTUDIANTE VISIONNAIRE

Atypique : voilà sûrement le mot qui caractérise le mieux la trajectoire de **Iole de Angelis**, cette Italienne qui a fait des relations internationales le fil conducteur de son parcours. Entrée en DESS Analyse des systèmes stratégiques en 1996, après avoir suivi un master à l'International Space University près de Strasbourg, Iole de Angelis réalise, en 1998, sa thèse sur le lien entre le développement des technologies de l'information et de la communication et la montée progressive du terrorisme. Sujet relativement méconnu à l'époque, tout semble la contraindre à renoncer : « *J'étais parmi les premières personnes à faire un doctorat à l'UVSQ. Au tout début, il n'y avait pas encore d'école doctorale. Mon domaine de recherche n'avait presque pas été exploré et je devais travailler en parallèle, faute de bourse.* » Déterminée et passionnée, elle trouve alors en l'UVSQ un réel pilier : « *L'université s'est montrée très compréhensive et toujours prête à m'aider. J'ai été épaulée dans les démarches et soutenue dans la prolongation de mon doctorat.* » Aujourd'hui, Iole de Angelis est une de ces personnes qui semblent avoir tout fait : docteure en relations internationales après avoir soutenu sa thèse en 2006, officier dans l'armée de réserve, ingénieure technico-commerciale à la DGA (Direction générale de l'armement), travailleuse dans le droit international humanitaire. Ce parcours pluriel dépeint bien le caractère de feu de cette femme engagée.



2006 IOLE DE ANGELIS
DOCTORAT EN SCIENCES POLITIQUES

2012 5 ANS DE RECONSTITUTION DE PROCÈS

Sur l'annonce, on dirait une affiche de film. De fait, si le sujet est sérieux, il y a forcément, dans les reconstitutions de procès organisées depuis cinq ans par l'association des étudiants en droit Juristribune, une part de mise en scène. « *Le droit est enseigné de manière très théorique. Au-delà du côté théâtral, cet exercice permet une mise en pratique avec la découverte de métiers plus ou moins connus, comme celui de greffier* », souligne Claire Leblond qui a été présidente de l'association. L'idée est simple : il s'agit de refaire un procès qui a marqué l'actualité judiciaire et dans lequel il y avait un doute sur la culpabilité de l'accusé. Le « spectacle » se déroule à la cour d'assises du tribunal de grande instance de Versailles. Un cadre réaliste pour un procès qui demande quatre mois de

préparation et qui dure cinq heures. « *Les chargés de TD se glissent dans une robe d'avocat, un enseignant prend la présidence de la cour, les étudiants choisis se répartissent les rôles de témoins ou d'accusés, de greffiers et d'assesseurs et des personnes extérieures au monde du droit jouent les jurés*, explique Claire Leblond, *et à chaque reconstitution, la salle est comble !* » Un succès qui s'exporte désormais : l'intérêt suscité par ce concept original imaginé par Juristribune est désormais largement repris dans d'autres universités.



© DR

UNE RETRAITE À L'UNIVERSITÉ

« *Je me dis toujours que, dans une vie antérieure, j'ai été ingénieur. Maintenant, je suis sociologue* », voilà ce qui résume au mieux le parcours hors norme d'**Yves Labbé**. En 1999, cet ex-ingénieur dans l'électricité industrielle, retraité depuis quelques mois, qui refuse l'idée de s'arrêter, se lance dans un projet fou : reprendre ses études ! Prenant le contre-pied de sa carrière, il rejoint alors le Deug en sociologie de l'UVSQ. « *Suivre les cours magistraux et les TD, réaliser les devoirs à la maison, passer ses partiels... C'était ma nouvelle routine !* » Et pourtant, au milieu des autres étudiants tout juste diplômés du baccalauréat, Yves Labbé se retrouve comme un poisson dans l'eau. La différence d'âge ? « *Elle s'efface dès que nous réalisons que nous sommes tous là pour la même chose. Avec les copains, on se soutenait mutuellement* », raconte-t-il. Licence, maîtrise, DEA, et enfin doctorat en janvier 2009. Âgé de 67 ans, Yves Labbé soutient sa thèse sur les difficultés d'apprentissage à l'école primaire et publie son premier ouvrage de sociologie. Et la suite ? « *À présent, je commence à me sentir un peu plus retraité qu'il y a quinze ans* », admet-il en souriant. « *Étudier à l'UVSQ m'a empêché de vieillir intellectuellement. Garder l'esprit ouvert, s'enrichir d'autres rencontres, c'était un plaisir.* »



© DR

2009 YVES LABBÉ
DOCTORAT EN SOCIOLOGIE



© DR

2011 AURORE FONTAINE
MASTER FORMULATION
ET ÉVALUATION SENSORIELLE ARÔMES ALIMENTAIRES

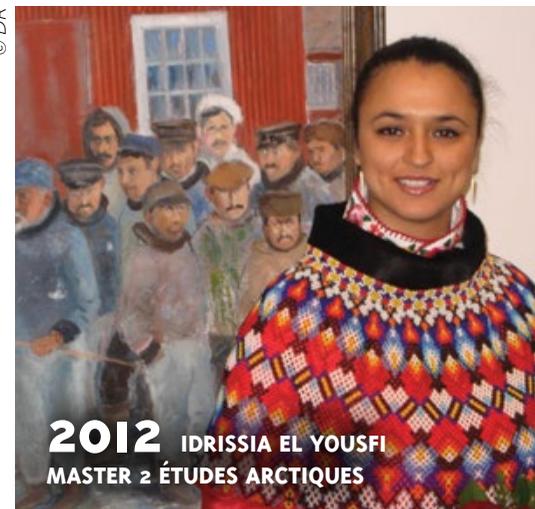
COMPOSITRICE D'ARÔMES

En réalisant que la médecine ne lui convient pas, **Aurore Fontaine** se lance dans un bilan d'orientation. « *Quand j'ai compris que j'étais à la fois scientifique et artiste, j'ai pensé "Ça y est, ma vie est foutue"*. » Cependant, pour la jeune femme, alors étudiante en licence de biologie-chimie, le coup de foudre se produit lorsqu'elle découvre le master Formulation et évaluation sensorielle arômes alimentaires proposé à l'Isipca : « *J'ai convoqué ma petite famille, et je leur ai annoncé que j'allais devenir aromaticienne !* » Étonnamment, cela ne surprend alors personne : « *Petite, je mâchais même les fleurs. J'étais comme ça, très curieuse des goûts !* » Admise à l'Isipca en 2009, elle débute dans la société Prova comme apprentie, chargée de développer la gamme caramel. « *Dans ce métier, tout me fascine : les odeurs, les saveurs... Il suffit d'ajouter une seule molécule, et c'est tout le goût qui change ! Aujourd'hui, chez Phodé Laboratoires, je peux jouer avec tous les types de notes, salées ou sucrées.* » Mais ce qui aura définitivement marqué ses années à l'Isipca, c'est le développement d'un coffret regroupant un produit cosmétique, un parfum, et un produit aromatisé pour un cours d'option. « *Pouvoir présenter le fruit de deux ans de travail à nos familles, c'était la consécration ! D'ailleurs, ma mère utilise encore le parfum de l'Isipca !* »

L'ATTRAIT DU GRAND NORD

« *La première fois que je suis allée au Groenland, j'avais envie de sérénité, et peut-être aussi de me couper un peu du monde.* » **Idrissia El Yousfi** a 25 ans lorsqu'elle décide de faire un voyage dans le Grand Nord : « *J'en suis tombée amoureuse !* », avoue-t-elle. Avidée de comprendre cette région qui la fascine, elle s'engage alors dans le master Études arctiques de l'UVSQ. « *Ce cursus m'a permis de voir cet endroit sous d'autres aspects : les répercussions de la pollution, le changement climatique bien sûr... Le Groenland, c'est un laboratoire, et les bouleversements que le pays connaît maintenant sont liés à l'avenir du reste du monde.* » Diplômée en 2012, l'attrait du Grand Nord a vite eu raison d'elle : elle a fait sa vie là-bas, et a même fondé une famille. À Nuuk, la capitale, elle est aujourd'hui responsable des marchés nord-américain et français pour Visit Greenland, une organisation visant à promouvoir le tourisme au Groenland : « *Je m'occupe du marketing et des relations presse. Je fais le lien avec les agences de voyages étrangères et les médias.* » Et cette région qui l'a adoptée, c'est pour elle une terre de liberté où tout est possible : « *Tous les jours, j'ai la sensation de participer au développement du pays, s'enthousiasme-t-elle, je veux montrer aux autres que c'est un endroit magique ! Ici, les ressentis sont différents, les sensations décollées. Moi qui suis franco-marocaine, au Groenland, j'ai pris mes premiers coups de soleil !* »

© DR



2012 IDRISIA EL YOUSFI
MASTER 2 ÉTUDES ARCTIQUES

2016 LES CHAMPIONS DE L'UVSQ

À LA FOIS ÉTUDIANTS ET CHAMPIONS, ILS SONT DE CEUX POUR QUI LE GOÛT DE LA VICTOIRE EST UN MOTEUR. ILS S'APPELLENT KAVAN LE GUEN, MAKSIM DUBROUSKI OU ENCORE MORGANE RICHEUX, ET, POUR EUX, LE SPORT EST BIEN PLUS QU'UN EXUTOIRE, UNE PASSERELLE VERS LA RÉUSSITE. ÉTUDIER ET S'ENTRAÎNER : CE DÉFI, ILS L'ONT RELEVÉ SANS HÉSITER. RETOUR SUR CES MÉDAILLÉS DE L'UVSQ QUI ONT LAISSÉ LEUR EMPREINTE DANS LE MONDE DU SPORT.

Le 4 février 2016, Kavan Le Guen devient champion de France du 400 mètres. Cet étudiant en licence de biologie à l'UVSQ a l'esprit de compétition chevillé au corps. « Pour étudier à l'UVSQ et continuer l'athlétisme, j'ai dû apprendre à m'organiser. Avec cinq à six entraînements par semaine, ce n'est

pas toujours facile, raconte-t-il, mais je préfère me donner le temps de réussir ! » Plus tard, il souhaiterait travailler dans les énergies renouvelables, mais, pour l'instant, son regard reste fixé sur les Championnats du monde universitaires d'été, l'année prochaine, où il espère à nouveau décrocher l'or.



© Joffrey Le Piquet

La passion, c'est aussi la force de Morgane Richeux, championne de taekwondo et interne en 8^e année de médecine. Pour se hisser sur le podium, Morgane a fait de la haute voltige ! Entre ses gardes à l'hôpital et ses entraînements, c'est sa persévérance qui a fait la différence. En 2016, à 30 ans, elle devient vice-championne de France de taekwondo :

« J'ai toujours été une compétitrice dans l'âme ! En médecine, comme au taekwondo, cela a été déterminant dans ma réussite ! » Titulaire du diplôme d'instructeur, elle a même ouvert son propre club à Besançon. Et pour elle, transmettre sa passion reste essentiel : « J'aime encadrer les jeunes, les voir progresser, et les pousser vers le niveau le plus haut ! »

Autre discipline, autre champion ! Le jeune biélorusse Maksim Dubrouski, diplômé en master Management de l'écinnovation mention « très bien » en 2013, se souviendra de son passage en France. Représentant l'UVSQ aux Championnats de France universitaires, il rafle la médaille d'or au lever de poids. Et pour autant, son histoire avec notre pays

ne s'arrête pas là : en 2015, il devient champion d'Île-de-France d'haltérophilie au Grand Prix, représentant le club de Chaville. Et maintenant ? « Je travaille actuellement en Biolérussie. Mais j'ai toujours pour projet de réaliser un doctorat dans le domaine du développement durable, où je pourrais lier ma connaissance de l'éco-innovation et mon expérience dans le sport. »



© DR



2015 ALOYSIA DE LONGVILLIERS
MASTER 2 ROBOTIQUE

© DR

Aloysia obtient finalement son diplôme haut la main et participe ainsi à la 1^{re} cérémonie de remise des diplômes des masters organisée en mars dernier au vélodrome. Et maintenant ? « Pour l'instant, je réalise des missions pour EDF. À l'avenir, je voudrais travailler dans l'intelligence artificielle et le développement des robots humanoïdes pour aider les personnes âgées ou en situation de handicap. » Un parcours sans faute avec pour moteur le courage et la volonté.

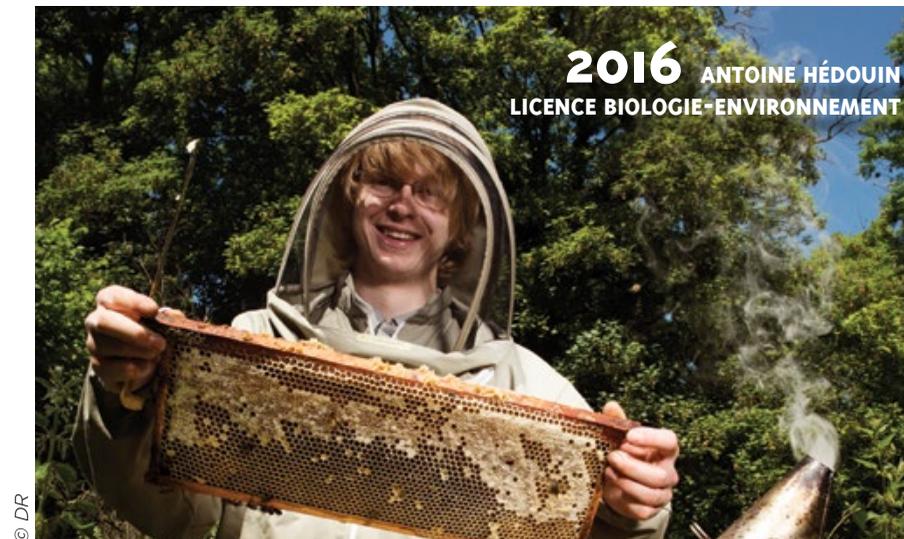
LA ROBOTIQUE AU SERVICE DES AUTRES

Quand on rencontre **Aloysia de Longvilliers**, on comprend une chose : dans la vie, rien n'arrêtera la détermination de la jeune femme et surtout pas son handicap. En fauteuil, la jeune femme a d'ailleurs passé son permis au Centre de ressources et d'innovation mobilité handicap (Ceremh), dont l'université est membre fondateur : « un besoin vital pour pouvoir travailler », explique-t-elle. Diplômée d'une école d'ingénieurs, elle arrive en 2014 à l'UVSQ pour suivre le master 2 CSER (Capteurs, systèmes électroniques et robotique) dirigé par Éric Monacelli. « Quand il m'a proposé de rejoindre le master, l'année avait déjà commencé. En 24 h, j'étais inscrite et le lendemain j'étais en cours ! » Malheureusement, la jeune femme, suite à un souci de santé, ne peut se rendre sur le campus de Vélizy. Qu'à cela ne tienne ! Avec l'aide d'étudiants preneurs de notes et d'enregistrements sonores, Aloysia qui se passionne pour la partie *software* ne se laisse pas décourager. « Heureusement, j'étais rétablie pour le stage que j'ai décroché chez EDF en recherche et développement dans la branche réalité virtuelle. »

LE VIRUS DE L'APICULTURE

L'incroyable histoire d'**Antoine Hédoïn** commence lorsqu'il a 7 ans, en regardant un reportage à la télévision sur les abeilles. Pour cet amoureux de la nature, une passion est née. « J'ai tanné mes parents pendant des mois avant qu'ils ne m'offrent une ruche ! », s'exclame-t-il. « Et puis, je me suis formé sur le tas : en lisant, en expérimentant par moi-même, en fréquentant des apiculteurs amateurs. Un pur autodidacte ! » Aujourd'hui, à seulement 21 ans, Antoine Hédoïn possède plusieurs centaines de ruches, faisant de lui le plus gros apiculteur d'Île-de-France. Associée à la marque « Les deux gourmands », depuis l'hiver dernier, son entreprise a fait un bond en avant : « Depuis septembre, le miel est vendu directement à Carrefour... ! C'est inimaginable ! » Mais pour autant, Antoine Hédoïn garde les pieds sur terre. Diplômé

2016 ANTOINE HÉDOÏN
LICENCE BIOLOGIE-ENVIRONNEMENT



© DR

d'une licence de biologie-environnement en 2016 à l'UVSQ, il a déjà été contacté par le CNRS pour des recherches sur la biodiversité animale. « Je leur fournis d'ailleurs des colonies pour un projet de recherche européen traitant de l'impact du réchauffement climatique sur les ruches. » C'est en effet l'une des causes invoquées dans la disparition massive des abeilles, mais certainement pas la seule et c'est pour cette raison qu'Antoine Hédoïn souhaite faire de la recherche : « Comme insectes pollinisateurs, elles participent à la production de la majorité des cultures dans le monde. Comprendre ce phénomène est indispensable si l'on compte nourrir une population toujours croissante », conclut-il.

25 ANS

C'EST JEUNE ET C'EST EN MÊME TEMPS

1/4

DE SIÈCLE !

À ses débuts, Michel Garnier, qui fut l'administrateur provisoire et le premier président de l'université, disait aux nouveaux étudiants : *« Il faut à la fois prendre son temps et ne pas le perdre. »* Prendre son temps pour éviter la précipitation qui aurait nui à la qualité des formations, des laboratoires. Ne pas le perdre, en lui donnant les moyens d'une croissance équilibrée et d'une assise scientifique solide. Entre l'euphorie des débuts et les obstacles à franchir, ce quart de siècle aura été celui de la construction, de la maturation et de la consolidation.



© David Marmier

© Dominique Carlo-Ville de Guyancourt



13 juin 1992 : Michel Garnier, alors administrateur provisoire de l'UVSQ, coupe le ruban à l'occasion de l'inauguration, à Guyancourt, du bâtiment Leclerc destiné à la faculté de droit et de science politique.

22 juillet 1991, l'acte de naissance officiel de l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines est signé. Dans les locaux de la rue du Refuge à Versailles, la petite équipe réunie autour de Michel Garnier fête cette naissance. L'enthousiasme est tel que l'on ne compte plus les soirées passées à travailler pour assurer une rentrée sereine aux nouveaux étudiants et forger l'identité de cette nouvelle université. *« Tout était à faire, se souvient Catherine Boudoux, aujourd'hui directrice des moyens généraux. J'ai réceptionné au courrier l'arrêté de création de l'université, c'était un moment émouvant. J'ai créé les numéros Urssaf et Insee, on discutait entre nous du logo, du nom de l'établissement. On travaillait au montage des statuts... C'était notre bébé! »*

La petite université n'est en réalité pas complètement sortie de nulle part. Sa gestation a pris quelques années et répondait à une urgence : celle de désengorger la place parisienne débordée par l'accroissement formidable des effectifs de l'enseignement supérieur. Une tendance nationale, qui se traduit à l'époque par un afflux de plus de 50 000 étudiants supplémentaires chaque année en France depuis 1987.

L'État lance le plan Université 2000 et demande de l'aide aux collectivités territoriales. Une opportunité pour les Yvelines, alors véritable désert universitaire. Une première antenne délocalisée de Nanterre Paris-X s'installe d'abord en 1985 à Guyancourt. L'implantation est orchestrée par Jean-François Lemette, professeur d'économie qui investit, avec le concours du Syndicat d'agglomération nouvelle (SAN), une ancienne école désaffectée.

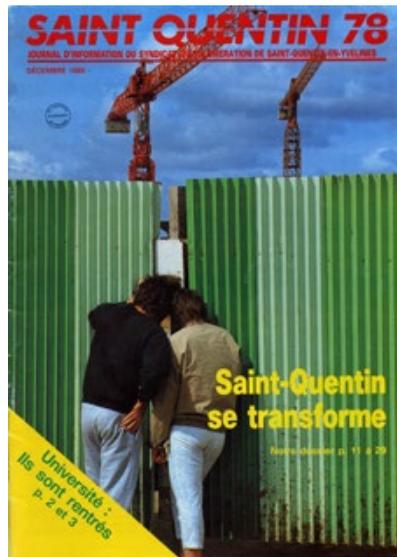
« L'université est née dans une école de Guyancourt... tout un symbole! », note Robert Cadalbert qui était alors adjoint du maire Roland Nadaus. *« Très vite, on a souhaité un campus ouvert sur le cœur de ville, pour qu'il en soit le moteur économique et culturel à l'image des collèges anglais. La jeunesse a toujours été un élément phare de notre agglomération. »* Deux ans plus tard, en 1987, Paris-VI (actuelle université Pierre-et-Marie-

Curie ou UPMC) suit le mouvement en posant ses valises sur le site de l'avenue des États-Unis à Versailles. C'est de la réunion de ces deux antennes que naît l'UVSQ : *« le meilleur des sciences humaines et des sciences dures »,* relève non sans fierté Michel Garnier. Visionnaire, il est alors président de Paris-VI et a bien l'intention de relever le challenge. *« J'ai vu dans cette double origine, forte et prestigieuse, les conditions d'un développement*

MICHEL GARNIER
ADMINISTRATEUR PROVISOIRE
PUIS 1^{er} PRÉSIDENT DE L'UVSQ DE 1991 À 1997

« Je suis fier de constater que l'UVSQ d'aujourd'hui correspond à ce que nous avons programmé dès le départ, excepté l'UFR des sciences de la santé dont la création a été décidée plus tard : 20 000 étudiants, 160 000 m² de bâtiments, une université pluridisciplinaire, avec de la recherche et des enseignements d'excellente qualité. C'est de cette pluridisciplinarité que naissent les grandes découvertes et le développement de la science. »

rapide et d'une notoriété future. » Un développement largement encouragé et soutenu par les collectivités. *« Nous avons vraiment la volonté de servir l'intérêt général,*



explique Étienne Pinte, à l'époque adjoint au maire de Versailles chargé de l'enseignement et de la formation, et l'intérêt pour nous tous, c'était d'offrir aux jeunes Yvelinois la possibilité de rester étudier chez eux et d'accéder à une offre de formation d'excellence. » Saint-Quentin-en-Yvelines donne des terrains, le conseil général prête des locaux, notamment ceux de la rue du Refuge où s'installent les services centraux, tout le monde met la main à la poche, région, département, agglomérations et municipalités. Dès le départ, le rôle d'acteur de proximité se confirme puisque 4 étudiants sur 5 habitent le département des Yvelines. « La création de l'UVSQ est le fruit d'une volonté partagée, au-delà des clivages politiques », souligne Michel Garnier. Là encore, il y a quelque chose de fascinant dans cette création qui a suscité enthousiasme et passion chez tous les partenaires, institutionnels, économiques, académiques. Même l'éclatement sur plusieurs sites qui aurait pu être un frein à l'unité de l'établissement devient un atout. Cette bipolarité des débuts laisse d'ailleurs des souvenirs cocasses à l'instar du choix du nom ! « La bataille a été un peu épique, se rappelle amusé

Étienne Pinte. Au départ, il a été question de l'université de Saint-Quentin-en-Yvelines, puis nous avons fait remarquer que Versailles était plus parlant à l'international, alors c'est devenu l'université de Saint-Quentin-en-Yvelines Versailles pour finir par Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines. »

RECHERCHE ET PLURIDISCIPLINARITÉ

Alors que l'université poursuit son développement avec la naissance notamment du campus de Vélizy et de l'Isty, l'école d'ingénieurs, l'établissement se donne les moyens de sa cohésion.

Fin stratège, Michel Garnier a deux convictions : une université sans recherche ne peut pas fonctionner, la pluridisciplinarité sera la force du futur établissement. Alors, il met en branle son réseau et effectue avec Jean-François Lemette un travail de persuasion pour attirer dans les Yvelines des chercheurs aguerris afin de développer une recherche de qualité. « Il faut bien se dire que, à l'époque, quitter une grande université parisienne et faire le choix d'une uni-



versité nouvelle, c'était prendre un vrai risque », souligne Monique Cohen, directrice durant 14 ans de la direction de la recherche, des études doctorales et de la valorisation (Dredval). Pourtant des pionniers, tels le chimiste Gérard Férey, les sociologues Claude Dubar et Pierre Tripiet, ou encore Guy Pujolle, le « pape » des réseaux, tentent l'aventure.

Le nouvel établissement fait preuve d'un véritable esprit d'innovation.

suite p. 21



2011 : pose de la première pierre de l'UFR des sciences de la santé en présence de Valérie Pécresse, alors ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, et de Sylvie Faucheu, présidente de l'UVSQ, ainsi que des élus du territoire.

© Daniel Huchon - Musée de la ville de St-Quentin-en-Yvelines

« NOUS AVONS TOUS UN RÔLE À JOUER »

3 questions à VALÉRIE PÉCRESE, PRÉSIDENTE DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE

Quels liens entretenez-vous avec l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines ?

Comme vous le savez, je suis tout d'abord très attachée au territoire des Yvelines. J'ai donc naturellement un lien particulier avec l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, qui est une jeune université prometteuse ! En tant que ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, j'avais d'ailleurs soutenu la création de la faculté de médecine. Je sais que la situation de l'université – notamment financière – n'a pas toujours été simple ces dernières années, néanmoins, au prix d'efforts constants, elle est désormais en bonne voie. Nous avons tous un rôle à jouer, à notre échelle, pour lui permettre de se restructurer et de garder un parcours d'excellence. Comme parlementaire, j'ai versé 20 000 euros de ma réserve parlementaire pour participer au projet de la Fondation UVSQ et ainsi l'aider à acheter des ouvrages universitaires. J'ai aussi encouragé les 17 parlementaires du département à faire de même.

Comment la Région soutient-elle l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines ?

Nous soutenons financièrement l'UVSQ via trois volets différents : la mobilité internationale et la vie étudiante (dispositif d'accompagnement destiné aux étudiants décrocheurs, emplois étudiants en bibliothèque...), la recherche (DIM, SESAME, manifestations scientifiques...) et enfin l'immobilier et les grands équipements (Centre universitaire technologique de Vélizy, bibliothèque scientifique du campus de Versailles, réhabilitation de l'IUT de Vélizy...). De manière plus globale, je veux quand même souligner que le soutien à la recherche et à l'enseignement supérieur est primordial pour notre majorité. Nous avons ainsi augmenté le budget dédié de 25 % dès cette année. Il s'agit de notre action prioritaire pour faire de l'Île-de-France la région la plus attractive du monde.

Quel regard portez-vous sur le projet Paris-Saclay ?

La recherche et l'enseignement supérieur constituent l'un des atouts décisifs de la Région dans la compétition internationale sur l'attractivité des territoires. L'Île-de-France joue un rôle de premier plan dans ces domaines. Pour moi, un projet comme l'université Paris-Saclay, à laquelle contribue l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, est essentiel. Mon ambition est d'avoir une université d'attractivité internationale, comparable aux plus grandes universités mondiales pour attirer étudiants et investisseurs. En outre, une telle université doit être l'une des plaques tournantes de notre région en matière de recherche scientifique et d'innovation. À terme, elle devra être un espace où se rencontrent, dialoguent et coopèrent chercheurs et entrepreneurs. En attendant, l'UVSQ a été distinguée en 2014 comme l'université faisant le mieux réussir ses étudiants !



© Région Île-de-France

« L'UNIVERSITÉ DOIT CONSOLIDER L'EXISTANT »

3 questions à MICHEL LAUGIER,
PRÉSIDENT DE SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES

Quels liens unissent Saint-Quentin-en-Yvelines à l'université ?

À chaque étape de son développement, Saint-Quentin-en-Yvelines a accompagné l'université, et ce, depuis l'installation de l'antenne de Nanterre en 1985. Un exemple : tous les terrains sur lesquels ont été construits les bâtiments appartenaient à l'agglomération, y compris celui de l'UFR des sciences de la santé Simone-Veil construite dans le cadre d'un PPP (Partenariat public-privé). Nous avons participé au financement des bâtiments et poursuivons nos efforts pour élargir l'offre en matière de logements étudiants.

Qu'est-ce que l'université apporte au territoire ?

Un territoire qui accueille une université est un territoire d'avenir. Nous offrons à tous nos jeunes la possibilité d'avoir un parcours scolaire et universitaire sur place. Je rappelle aussi que Saint-Quentin-en-Yvelines est le 2^e pôle économique de l'Ouest parisien après la Défense, avec des fleurons de l'industrie française installés chez nous comme Airbus, Thales, Decaux, Bouygues...

Aussi, nous faisons un lien évident entre l'université et les entreprises du territoire. Les étudiants sont en prise directe avec le monde économique. Ils trouvent des places dans les entreprises, notamment en apprentissage.

Qu'attendez-vous de l'université dans les 15 prochaines années ?

L'université, il me semble, a atteint une dimension tout à fait pertinente. Il faut maintenant consolider l'existant pour qu'elle devienne encore davantage une référence dans le monde universitaire.



© Jean Julien Kraemer-Photothèque SQY

28 octobre 1985 : fous rires et fanfare lors de l'inauguration du centre universitaire installé dans l'ancienne école primaire Salvador-Allende de Guyancourt. La troupe saint-quentinoise du Théâtre de l'unité fait un tabac devant les étudiants et les officiels massés dans l'amphithéâtre.



© Benoît Henri

suite de la p. 21

Il se dote en 1992 d'un observatoire de la vie étudiante (OVE), un des premiers en France dont l'idée a été importée de Nice par le professeur Alain Chenu. « Dès le début, il s'agit de mesurer l'efficacité de nos formations et d'analyser les caractéristiques des étudiants, leurs parcours d'orientation, leurs devenir professionnels, explique Sylvie Vilter, responsable de l'OVE, et cela a contribué à structurer l'offre de formation. » C'est dans cet esprit également que se met en place un club des supporters de l'université (l'Arcy) réunissant les chefs d'entreprise du département, l'un des plus riches de France. « L'université a, dès sa création, cherché à être en adéquation avec les exigences du tissu économique local », commente Dominique Gentile qui prend la succession de Michel Garnier en 1997 alors que l'établissement vole

DOMINIQUE GENTILE PRÉSIDENT DE 1997 À 2002

« Le décret de création de la faculté de médecine a été signé sous mon mandat par Jack Lang et Bernard Kouchner, respectivement ministre de l'Enseignement supérieur et ministre de la Santé. Ce ne fut pas une mince affaire de déménager les équipes de la rue des Saints-Pères et de convaincre les enseignants-chercheurs et les élus ! Mais le jeu en valait la chandelle : c'est une des plus belles réalisations universitaires récentes en France et un véritable atout pour les jeunes Yvelinois. »

tout juste de ses propres ailes après avoir quitté son statut dérogatoire. « C'était d'ailleurs l'un des enjeux du plan Université 2000 qui a redessiné un nouveau paysage universitaire en France. » Très conscient des enjeux, Dominique Gentile développe la filière mécatronique de l'Isty pour répondre aux besoins exprimés par les industriels de la région en créant le pôle technologique du Mantois (2003) : « Nous avons alors choisi le mode de

1993 : lancement du chantier de construction du bâtiment Vauban, à Guyancourt.



© Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines

l'apprentissage. Nous étions un peu les pionniers en matière de professionnalisation des formations. »

L'ÂGE MÛR

Il impulse également le développement des laboratoires en robotique (LISV), en informatique (Prism), en sociologie (Printemps). Précurseur avec le lancement d'un incubateur (aujourd'hui Incuballiance) et d'une filiale de valorisation de la recherche, il crée des cours à l'entrepreneuriat, donne naissance aux écoles doctorales. « J'avais également conservé de notre ancien régime dérogatoire un conseil d'orientation,

sorte de visiting committee présidé par René Pellat alors haut-commissaire à l'Énergie atomique qui m'a beaucoup aidé dans le développement de l'UVSQ. » En particulier, la décision fut prise de créer la faculté de médecine à Montigny-le-Bretonneux à partir d'anciennes facultés de Paris intra-muros. À la fin de l'année 2001, Dominique Gentile se félicite de ce transfert dans le bulletin de l'UVSQ : « Il rend l'université de Versailles

Saint-Quentin-en-Yvelines totalement pluridisciplinaire, ce qui ne peut être que bénéfique pour les étudiants du secteur. L'arrivée de cette composante correspond aux 10 ans de l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines. C'est une sorte de consécration, nous sommes parvenus à l'âge mûr. »

Peu avant, en mars 2000, naît un service de la vie étudiante. L'université en confie la responsabilité à un élu étudiant, chargé à lui d'assurer la gestion de ses moyens, matériels et humains. Là encore, une vraie innovation ! « C'est peut-être l'avantage d'une université nouvelle, où l'ambiance est presque familiale, mais il faut reconnaître que les étudiants ont toujours été respectés pour ce qu'ils pouvaient apporter, tient

SYLVIE FAUCHEUX PRÉSIDENTE DE 2002 À 2012

« La présidence d'université permet de concrétiser ses idées, de travailler avec une pluralité d'acteurs et de participer au développement du territoire. Je me suis attelée à la construction des deux bibliothèques universitaires et au changement des statuts de l'UVSQ pour intégrer la faculté de médecine. J'ai aussi participé au lancement du projet de Maison de l'étudiant, à la création de chaires d'entreprise et à l'entrée de l'UVSQ dans l'université Paris-Saclay. C'était très intense, mais passionnant ! »

à souligner Sonja Denot-Ledunois, vice-présidente en charge du Conseil des études et de la vie universitaire de 2002 à 2012. *Nous avons à cœur de valoriser leurs projets, leurs engagements, car l'université est aussi un lieu d'éducation à la citoyenneté.* »

UN DÉVELOPPEMENT RAPIDE



© Dircom-UVSQ

2006 : les trois 1^{ers} présidents de l'UVSQ, Michel Garnier, Sylvie Fauchoux et Dominique Gentile, réunis lors de la cérémonie des docteurs honoris causa de l'UVSQ à l'orangerie du château de Versailles.

L'intuition créatrice des débuts est à l'œuvre, si bien que lorsque Sylvie Fauchoux prend les rênes de l'université en 2002, les projets fleurissent tous azimuts. « J'ai notamment relancé celui de la construction du bâtiment dédié à l'Institut Pierre-Simon-Laplace qui devait permettre de réunir tous les laboratoires impliqués dans l'étude du climat et de l'environnement », explique l'ancienne présidente.

Les conditions d'études s'améliorent avec notamment l'ouverture tant attendue de la bibliothèque universitaire de Saint-Quentin-en-Yvelines en 2005, entièrement financée par la région Île-de-France, qui sera suivie quelques années plus tard par celle de Versailles. À cette époque déjà, on parle d'une Maison de l'étudiant, on en rêve !

En termes de formation, l'UVSQ continue à miser sur l'alternance : en 2005, l'université accueille 15 000 étudiants, dont 4 000 en formation professionnalisante,

d'où la création en 2007 d'un centre de formation des apprentis (CFA) à Guyancourt. L'université compte, en 2008, 28 laboratoires de recherche, c'est presque trois fois plus qu'à sa création, et le nombre d'enseignants-chercheurs a bondi, passant de 542 en 1999 à 1360 dix ans plus tard. Cerise sur le gâteau, pour ses 20 ans, l'université fait sa première percée dans le classement de Shanghai, qui regroupe les 500 meilleurs établissements supérieurs et de recherche dans le monde. Une consécration !

L'AVENIR VERSION PARIS-SACLAY

C'est l'époque aussi où l'idée d'une grande « Silicon Valley » universitaire commence à germer. L'UVSQ prend part aux évolutions du Plateau de Saclay, futur pôle mondial de recherche et d'enseignement. L'entrée de l'UVSQ dans Paris-Saclay sera officialisée en 2012 sous la mandature de Jean-Luc Vayssière. « En devenant membre fondateur est une formidable reconnaissance pour l'UVSQ. Depuis, 75 % des masters sont désormais

mutualisés et ce mouvement se poursuit, donnant à l'UVSQ un véritable rayonnement à l'international. »

JEAN-LUC VAYSSIÈRE
PRÉSIDENT DE 2012 À 2016

« Paris-Saclay est une chance pour l'UVSQ et l'UVSQ est une chance pour Paris-Saclay. Nous devons valoriser nos niches d'excellence et faire bénéficier à tous de nos atouts comme la pluridisciplinarité de nos formations et de notre recherche qui sont intimement liées. Mon mandat a vu la mutualisation des écoles doctorales, puis celle des masters et ce mouvement se poursuit avec la mutualisation des licences prévue à l'horizon 2017. »

Le défi pour le prochain quart de siècle qui s'ouvre va être de préserver et valoriser l'identité de l'université ainsi que l'excellence de sa recherche tout en participant à la dynamique de Paris-Saclay. Si la crise financière des années 2013-2014 a été un douloureux épisode de son histoire, l'université a su se remettre en question et se relever avec l'énergie qu'on lui connaît. Preuve s'il en faut : le retour en cette année 2016 de l'université dans le prestigieux classement de Shanghai est le signe d'une vitalité retrouvée et d'une confiance en l'avenir renouvelée.



© J. Paray - Ville de Saint-Germain-en-Laye

10 avril 2015 : la première promotion des étudiants de Sciences Po Saint-Germain-en-Laye pose avec Najat Vallaud-Belkacem, ministre de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, et les présidents des deux universités fondatrices : Jean-Luc Vayssière (UVSQ) à droite et François Germinet (UCP) à gauche.

« ACCOMPAGNER LES ÉTUDIANTS »

3 questions à **FRANÇOIS DE MAZIÈRES, MAIRE DE VERSAILLES, DÉPUTÉ DES YVELINES, PRÉSIDENT DE VERSAILLES GRAND PARC**

Quelle place l'UVSQ occupe-t-elle à Versailles aujourd'hui ?

L'UVSQ est une composante essentielle de la vie économique de la ville de Versailles et, plus généralement, des dix-neuf communes membres de la communauté d'agglomération de Versailles Grand Parc (VGP). 3500 étudiants sont accueillis quotidiennement sur le campus des sciences, membre de l'université Paris-Saclay, qui assure l'un des prolongements scientifiques et intellectuels de notre territoire. L'innovation passe aussi par un renforcement des interactions entre les entreprises du territoire, la recherche et l'enseignement supérieur. À ce titre, VGP a accompagné l'UVSQ dans le développement du Versailles Science Lab au sein de l'UFR des sciences, premier FabLab du territoire qui permet de mettre à disposition d'étudiants et d'entreprises partenaires du matériel de recherche autour de thématiques aussi variées que la gestion de l'eau, la cosmétique et les mobilités. Par ailleurs, l'UVSQ est partenaire de l'accord-cadre sur les mobilités innovantes signé en décembre 2015 à travers lequel des acteurs clés en matière de recherche sur les mobilités (Air Liquide, SNCF, Vedecom, Ceremh) travaillent au développement de solutions innovantes qui pourront être expérimentées avant d'être déployées à l'échelle de l'agglomération.

Qu'est-ce que le campus et ses étudiants apportent à la Ville ?

Toute collectivité a besoin d'un équilibre entre les générations. La présence de l'UVSQ et de ses nombreux étudiants - futurs entrepreneurs, collaborateurs ou chercheurs - contribue à forger notre tissu économique et est donc un atout pour la vitalité économique de notre environnement. C'est aussi une population qui s'investit dans le monde associatif. Ainsi, au sein des écoles, de nombreux étudiants de l'UVSQ travaillent dans le secteur de l'animation sur le temps périscolaire. Beaucoup contribuent également, chaque année, à l'opération « Bac », en aidant de manière bénévole les lycéens en difficulté à réviser leur bac. C'est dans ces interactions entre la ville et le campus que se mesure la qualité d'une implantation étudiante. Enfin, en termes économiques, les étudiants sont aussi les créateurs d'entreprise de demain. VGP et l'UVSQ souhaitent renforcer l'accompagnement des jeunes étudiants porteurs d'idées vers la valorisation économique de leur projet.

Comment valorisez-vous le potentiel universitaire à Versailles ?

Le monde de la recherche a toute sa place à Versailles. Et l'UVSQ, de par ses laboratoires et ses publications, poursuit ainsi l'héritage intellectuel qui constitue notre cité. Notre rôle, en tant que collectivité, est de faciliter l'implantation de ces projets sur notre territoire. À ce titre, on ne peut que se réjouir de voir l'UVSQ, aux côtés de nombreux autres partenaires, investir dans la recherche au sein du pôle de compétitivité Vedecom. Un autre enjeu majeur de la vie étudiante est le décloisonnement. Il est important de pouvoir favoriser les rencontres, de pouvoir bénéficier des savoir-faire universitaires et de manière très pragmatique, également, d'accompagner les étudiants dans leur vie à Versailles. Nous avons entrepris un travail considérable sur le logement étudiant. En trois ans, nous sommes passés de 44 logements sociaux étudiants à 326 avec l'ouverture récente de la résidence « Portes des jardins ». Nous proposons également chaque année, dans cette perspective de décloisonnement, une soirée d'accueil pour tous les étudiants primo-arrivants sur Versailles.



© Ville de Versailles

25 ANS

ITINÉRAIRE ARCHITECTURAL

Bâtiment Leclerc GUYANCOURT [1990]

Jacques Lévy architecte

IUT de RAMBOUILLET [1990]

LM Goubard architecte

Bâtiment Pierre-de-Fermat VERSAILLES [1993]

Un bâtiment moderne et efficace qui s'intègre dans un site paysager exceptionnel et qui favorise la communication entre étudiants, chercheurs et enseignants. Voilà l'esprit du bâtiment conçu par Marie-Christine Gangneux. Une « rue » intérieure éclairée par des verrières dessert quatre ailes indépendantes et des amphithéâtres apportant simplicité et convivialité à l'ensemble.

IUT de MANTES-LA-JOLIE [1995]

Dolle Labbe architectes

Bâtiment Vauban GUYANCOURT [1997]

« On a imaginé une architecture de parasols qui mesurent 7,5 mètres de hauteur et qui vont donner un peu le sentiment de passer sur la grande place d'un marché. » Antoine Grumbach, architecte et concepteur du bâtiment Vauban.

Bâtiment Mermoz VÉLIZY [1996]

Le pôle universitaire scientifique et technologique est érigé sur le site des anciennes usines Thomson. C'est l'atelier Franck Hammoutène Architecte qui sera chargé des différentes phases de développement du site, depuis la construction du bâtiment Mermoz en 1996 jusqu'à celle des bâtiments Blériot et Saint-Exupéry en 2000.

Bibliothèque universitaire GUYANCOURT [2004]

Construite par l'architecte Jacques Ripault, la bibliothèque universitaire, dont le style est largement inspiré de Le Corbusier, s'érige dans un béton brut et un style épuré avec de larges baies vitrées donnant sur le parc, en continuité des bâtiments Vauban et d'Alembert.

Observatoire de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines GUYANCOURT [2009]

Mené par l'atelier d'architecture Michel Rémon, la conception de l'OVSQ a pris en compte l'histoire du site qui eut longtemps une vocation agricole. La maison de maître de la ferme de Troux fut ainsi conservée et valorisée. Elle donne sur une vaste cour urbaine évoquant l'ancienne cour de ferme, conçue comme un lieu de rencontre.

Bibliothèque universitaire VERSAILLES [2013]

Édifice résolument contemporain avec sa carapace en métal anodisé, la bibliothèque de l'UFR des sciences surgit de terre en 2012 en harmonie avec le campus arboré. Conçu par le cabinet d'architectes Badia Berger, ce bâtiment présente un décor intérieur futuriste, intime et feutré.

UFR de la santé Simone-Veil MONTIGNY-LE-BRETONNEUX [2013]

« C'est un bâtiment qui réunit deux grandes fonctions : l'enseignement et la recherche. Ces deux fonctions sont réunies et sont mises en situation de complicité complète et, en même temps, elles peuvent aussi être rendues indépendantes pour des questions de confidentialité de la recherche. Le bâtiment présente une grande dimension développement durable, avec notamment une gestion héliotrope de chaque façade qui a sa propre manière de contrôler les apports solaires. » Michel Rémon, architecte.

Maison de l'étudiant Marta-Pan GUYANCOURT [2016]

Dernier-né des bâtiments de l'UVSQ, la Maison de l'étudiant Marta-Pan est au cœur du campus universitaire de Saint-Quentin-en-Yvelines, symbole du nouveau souffle de la vie universitaire. Ce bâtiment à l'architecture atypique, classé HQE, de près de 1800 m² répartis sur 3 niveaux, a été conçu par le cabinet Fabienne Bulle architecte & associés.

Isty MANTES-LA-JOLIE [2015]

Surnommé « le cube », le nouveau bâtiment de l'Isty, école d'ingénieurs, fait office de figure de proue dans ce nouveau pôle urbain de Mantes-Université. Conçu par l'atelier Badia Berger architectes, l'édifice labellisé « haute qualité environnementale » (HQE) a été pensé pour favoriser la rencontre entre les personnes.



© Jan Hodac



© Alexis Chézière



© Alexis Chézière



© DR



© MDL



© DR

25 ANS

AU SERVICE DES SCIENCES



L'UVSQ JOUE L'ATOUT RECHERCHE

« Dès le départ, j'ai voulu amener la recherche à l'UVSQ, car j'avais la conviction qu'une université ne pouvait pas fonctionner sans elle. » Tels sont les mots de Michel Garnier, lui qui fut d'abord administrateur provisoire, puis premier président de l'UVSQ. « J'ai fait appel à des profils aguerris, car je voulais développer tout de suite une recherche de qualité. Nous avons des étudiants de premier cycle à côté des laboratoires. C'était une configuration étonnante, mais cette stratégie a payé puisque la recherche fait aujourd'hui la renommée de l'UVSQ. »

Depuis sa création, l'université n'a jamais cessé d'œuvrer pour l'innovation. Alors qu'elle comptait 11 laboratoires en 1991, on en dénombre 39 aujourd'hui, dont une quinzaine associée aux grands organismes de recherche (CNRS, CEA, Inserm...). Mais la renommée de notre université n'aurait jamais été celle qu'elle est sans la pluridisciplinarité, « l'âme » de l'UVSQ. Très vite, le décloisonnement des disciplines a permis l'émergence de nouvelles thématiques, pour relever les défis scientifiques, technologiques, économiques et sociétaux de demain. S'appuyant sur des plates-formes à la pointe de la technologie, les laboratoires de l'UVSQ ne cessent de se distinguer par de nombreux prix – une centaine depuis 25 ans. Parmi les plus marquants, la médaille d'or du CNRS remise à Jean Jouzel, en 2002, pour ses travaux au sein de l'Institut Pierre-Simon-Laplace (IPSL). Cinq ans plus tard, avec son équipe du Laboratoire des sciences du climat et de l'environnement (LSCE), il reçoit le prix Nobel de la paix pour ses travaux sur le Giec. En 2010, le chimiste Gérard Férey, au sein de l'IPSL, reçoit à son tour la médaille d'or du CNRS. Cette même année, Sylvie Faucheux, alors présidente de l'université, est récompensée pour son action en faveur du développement durable par la Marianne d'or. « Ce qui fait la force de notre université, c'est sa recherche, conclut enfin Didier Guillemot, président de l'université. La recherche, c'est un état d'esprit, c'est l'expérimentation, la créativité. Transmettre ces valeurs au XXI^e siècle, c'est absolument indispensable. »

Photos © Laurent Arduin, sauf mention contraire.

JEAN JOUZEL
PALÉO-CLIMATOLOGUE
 DIRECTEUR DE L'INSTITUT
 PIERRE-SIMON-LAPLACE (IPSL)
DE 2001 À 2008

Vous avez été un des acteurs majeurs du rapprochement entre le Laboratoire des sciences du climat et de l'environnement (LSCE) et l'UVSQ au début des années 2000, comment s'est amorcée cette collaboration ?

Jean Jouzel : À cette époque, l'UVSQ était déjà partie prenante de l'IPSL, car tutelle de deux de ses laboratoires. Le rapprochement avec le LSCE s'est fait en deux temps. L'entité de recherche cherchait une tutelle universitaire, mais n'étant pas située à proximité de l'UVSQ, le rapprochement ne s'est pas fait spontanément. C'est grâce au soutien de la présidente Sylvie Faucheux que le processus a pu s'enclencher. Des

postes ont été créés, ainsi que des enseignements. Le LSCE a ainsi bénéficié d'apports financiers de l'UVSQ, laquelle jouit, en retour, en termes d'image, de la notoriété aujourd'hui internationale du laboratoire.

À la même époque, vous suivez également de près les travaux de construction du bâtiment prévu pour l'IPSL.

J. J. : Oui, c'est un projet qui avait été initié par Gérard Mégie, un ancien de l'UPMC et proche de Michel Garnier, dont l'idée était de fédérer les laboratoires impliqués dans l'étude du climat et de l'environnement. Ce projet de construction a mis quinze longues années à aboutir, avec des hauts et des bas ! Le bâtiment de la ferme de Troux à Guyancourt a posé notamment quelques difficultés techniques, au niveau des poutres et des pieux très anciens.

Vous avez reçu la médaille d'or du CNRS en 2002, quels souvenirs gardez-vous de cette période de recherches ?

J. J. : Ce fut une période intense. Les deux projets d'enregistrements climatiques à partir de carottes de glace prélevées au Groenland et en Antarctique nous ont permis de mettre en évidence l'existence de variations climatiques rapides (réchauffements de l'ordre de quinze degrés en quelques dizaines d'années). Les enregistrements actuels permettent d'appréhender l'évolution du climat des 800 000 dernières années, l'objectif est de pouvoir remonter encore plus le temps, jusqu'à 1 million d'années.



« J'ai œuvré pour le rapprochement entre l'UVSQ & le LSCE »

FRANCK MONTMESSIN

...RÉSOUT LES ÉNIGMES MARTIENNES

AUJOURD'HUI

Franck Montmessin, directeur de recherche du CNRS au Laboratoire atmosphères, milieux et observations spatiales (Latmos) de l'UVSQ, est fasciné depuis quinze ans par Mars. Il en a fait son domaine de recherche.

« Mars peut être étudiée et pose une myriades d'énigmes, souligne-t-il. Grâce aux outils de modélisation et d'observation, il est possible d'appréhender peu à peu son évolution présente et passée. Nous savons que l'eau y est omniprésente, dans l'atmosphère, en surface et sous la surface, sous forme de vapeur et de glace. L'eau liquide semble pouvoir se former mais seulement de manière très isolée et très sporadique. De nombreuses questions se posent également au sujet du méthane dont on a beaucoup parlé depuis sa détection il y a moins de dix ans : ce gaz est-il réellement présent en permanence dans l'atmosphère de Mars et quelle est son origine ? Les mesures réalisées par la mission russo-européenne ExoMars devraient apporter des réponses précises et définitives. » La seconde phase de l'exploration martienne menée par l'agence spatiale européenne (ESA) a en effet été lancée le 14 mars 2016. Elle vise à mieux caractériser l'atmosphère de la planète et à chercher des traces de vie sous sa surface.

SE TOURNER VERS L'AVENIR

Si la déception a été grande le 21 octobre dernier lorsque la sonde Schiaparelli s'est écrasée sur la planète rouge, Franck Montmessin qui est responsable et co-responsable scientifique de deux instruments de la mission, veut regarder vers l'avenir.

« Certes, le capteur Micro-Ares conçu entièrement par le Latmos ne pourra pas effectuer les mesures prévues mais nous nous tournons vers la sonde TGO (Trace Gas Orbiter) qui elle est désormais en orbite. Elle transporte notamment l'instrument russe, l'ACS (Atmospheric Chemistry Suite) qui pourra effectuer des mesures inédites, cent fois plus précises que celles réalisées avec les instruments des missions précédentes, et détecter la présence de gaz en très faible concentration dans l'atmosphère, et en particulier celle du méthane, explique-t-il. Il faut rappeler que sur Terre, 80% de ce gaz est produit par des organismes vivants. »

TGO servira aussi de relais lors de la poursuite d'ExoMars qui prévoit en 2020 l'envoi d'un robot ayant pour mission de creuser le sol de la planète. « Toutes ces données nouvelles nous aideront à mieux appréhender ce que Mars est et ce qu'elle n'a pas pu devenir car à l'origine, elle possédait en théorie les mêmes ingrédients pour devenir une planète bleue comme la Terre. »



© DR-ESA

OLIVIER ÉVRARD

...ÉTUDIE LA POLLUTION RADIOACTIVE À FUKUSHIMA

AUJOURD'HUI



En mars 2011, l'accident de la centrale nucléaire de Fukushima

a libéré dans l'atmosphère nippone des polluants radioactifs que l'on appelle des « radioisotopes ». Chargé de recherche au CEA et membre du projet de recherche franco-nippon « Tofu* », depuis la catastrophe, l'évolution de la dispersion de ces polluants et le rôle de l'érosion dans le phénomène. « Il s'agit essentiellement de césium 134 et de césium 137 qui ont la particularité de se fixer très fortement aux particules des sols et aux sédiments. Or, sous l'effet de l'érosion, ces particules peuvent être transférées dans les rivières, puis exportées peu à peu vers l'océan Pacifique, entraînant avec elles les polluants », explique le chercheur. « Le processus d'érosion des sols correspond

au décapage des particules de surface du sol, précise-t-il. Pour qu'il y ait érosion, il faut un agent météorique, comme l'eau, mais aussi le vent. » Dans le cadre du projet de recherche franco-nippon « Tofu* », des sédiments de rivières ont été prélevés tous les six mois depuis l'accident. Les résultats des campagnes de mesures successives confirment le rôle des typhons dans la redistribution de la contamination radioactive. « Ils accélèrent l'érosion des sols et conduisent à l'évacuation des particules érodées dans les cours d'eau, souligne Olivier Évrard. Suite aux violents typhons qui ont touché, à l'été 2011, les chaînes de montagnes intérieures et provoqué une forte érosion, nous avons constaté, en vingt mois, une

baisse des niveaux de radioactivité en altitude et une redistribution progressive de la contamination vers les zones en aval. » Le chercheur a également enregistré une diminution générale des niveaux de contamination en 2012 et en 2013. « Cela s'explique par des typhons moins violents et par l'interdiction, décrétée par le Japon, de cultiver les terres dans les zones les plus impactées. En limitant les cultures, on favorise le développement d'une végétation dense qui protège les sols de l'érosion », poursuit Olivier Évrard. Ses travaux ont valu au jeune chercheur la médaille de bronze du CNRS en 2016.

* Financé dans le cadre du programme « Flash » de l'ANR (France) et de la JST (Japon).

NATHALIE CARRASCO ... REÇOIT LE PRIX
IRÈNE
JOLIOT-CURIE
AUJOURD'HUI

Docteure en chimie, enseignante-chercheuse, directrice de l'équipe de recherche « chimie des atmosphères ionisées » au Latmos (Laboratoire atmosphères milieux et observations spatiales), Nathalie Carrasco a reçu le 14 septembre 2016 le prix Irène Joliot-Curie de la « jeune femme scientifique ».

Pourquoi avoir choisi Titan, le plus gros satellite de Saturne, comme objet de vos recherches ?

Titan est un objet unique dans le système solaire. Il est le seul corps doté d'une atmosphère essentiellement faite d'azote, comme sur Terre. Autre ressemblance intéressante, la pression à la surface de Titan est de 1,5 bar, c'est-à-dire proche de celle de la Terre. Il n'y a cependant pas d'oxygène, qui est un grand marqueur de la vie terrestre actuelle. En termes d'atmosphère, nous avons donc sous nos yeux une petite jumelle de la Terre primitive avant que la vie n'y apparaisse.

Qu'est-ce que vos recherches nous apprennent sur les conditions d'apparition de la vie sur Terre ?

L'atmosphère est une source de molécules utiles pour le vivant. La chimie dans l'atmosphère de Titan conduit à la formation d'un brouillard permanent composé de grosses molécules organiques. Ces molécules sont riches en azote et s'apparentent aux briques utilisées par le vivant sur Terre. Ces recherches permettent de comprendre comment l'atmosphère a accompagné l'apparition de la vie sur Terre en lui fournissant les matériaux de construction indispensables, en grande quantité et à l'échelle de toute la planète.

Que représente le prix Irène Joliot-Curie pour vous ?

Ce prix récompense l'excellence de la recherche menée par les femmes en France, sur le modèle de la grande femme scientifique et engagée qu'a été Irène Joliot-Curie. Elle a non seulement reçu le prix Nobel de chimie en 1935 pour ses travaux sur la radioactivité artificielle, mais elle a également participé à la création du CEA après la 2^e guerre mondiale. Quel honneur de recevoir ce prix de la main de sa propre fille, Héléne Langevin-Joliot ! Je me sens très humble devant un tel parcours, mais je suis fière de porter de telles valeurs et de participer à ma façon à ce dynamisme des femmes françaises dans la recherche internationale.

Vous êtes chargée de mission pour l'égalité hommes-femmes à l'UVSQ. Cet engagement est aussi récompensé par ce prix. Qu'est-ce que les femmes apportent à la recherche ?

Dans les classes scientifiques que j'encadre à l'université, les jeunes femmes réussissent aussi bien que les jeunes hommes. Donc, bien sûr, il faut amener ce vivier d'excellence à la recherche. Je constate aussi que lorsque la parité est à peu près atteinte dans un groupe de travail, l'ambiance y devient plus naturelle et équilibrée. Cela développe la confiance et favorise les échanges ouverts et riches, ce qui est crucial pour une recherche dynamique et de qualité.



© MENESR-XR Pictures



© DR



« L'implantation de la médecine à l'UVSQ a nécessité ténacité et clairvoyance »

En novembre 2001, le rattachement de la faculté de médecine Paris-Île-de-France-Ouest à l'UVSQ est officiel. Pourtant, ce n'est que le début de l'aventure pour vous et votre équipe ?

Alain Baglin : Effectivement. À cette date, nous quittons officiellement Paris-V, ce qui n'a pas été facile, pour rejoindre l'UVSQ, qui, grâce à sa faculté des sciences, nous offre des moyens très intéressants en matière de formation pour la première année. Néanmoins, notre installation définitive dans le bâtiment qui abrite aujourd'hui l'UFR des sciences de la santé à Montigny ne se fera qu'en 2012. À notre arrivée, nous sommes d'abord « hébergés » par la faculté des sciences humaines et sociales qui

dispose de grands amphithéâtres, puis nous prenons place dans des locaux préfabriqués à Guyancourt. Ces locaux provisoires ne peuvent être qu'une solution d'attente. De plus, il nous faut impérativement des locaux de recherche. Avec la présidente de l'époque, Sylvie Faucheu, nous entamons alors une longue bataille pour aboutir, en 2009, à la signature d'un partenariat privé/public permettant la construction du bâtiment actuel. Je n'étais donc plus doyen lorsqu'il est sorti de terre, mais je le considère néanmoins comme un de mes enfants !

ALAIN BAGLIN
MÉDECIN

DOYEN DE LA FACULTÉ
DE MÉDECINE

DE 2000 À 2010

Malgré des conditions matérielles non optimales, votre faculté se classe régulièrement parmi les premières au concours de l'internat.

A. B. : C'est parce que les étudiants travaillaient dans des conditions difficiles que j'ai mis un point d'honneur à leur offrir un enseignement de qualité, pour augmenter leurs chances de succès. Ma priorité, pour y parvenir, a été de maintenir la cohésion au sein du corps professoral, en communiquant auprès des équipes, en dialoguant avec les professeurs. Au cours de cette période, je publiais une lettre trimestrielle les informant de toute l'actualité de la faculté, qui effectuait sa « traversée du désert ». Le dialogue avec les étudiants a été tout aussi déterminant. La mise en œuvre des deux réformes des études médicales que nous avons vécues à cette époque s'est faite en partenariat avec eux, sous la forme de groupes de travail où la parité enseignants/étudiants était respectée.

La collaboration avec les établissements hospitaliers du territoire a-t-elle également contribué à cette réussite ?

A. B. : Oui, la faculté de médecine a été bien accueillie dès sa création par les établissements (au-delà des hôpitaux universitaires) implantés sur le territoire comme Foch, Poissy/Saint-Germain-en-Laye et Versailles. Nos étudiants ont pu y côtoyer des pathologies très diverses et des malades représentatifs de la population. Cette immersion s'est avérée très formatrice pour leur pratique.

...COORDONNE LA RECHERCHE SUR LE HANDICAP

FRÉDÉRIC LOFASO

AUJOURD'HUI

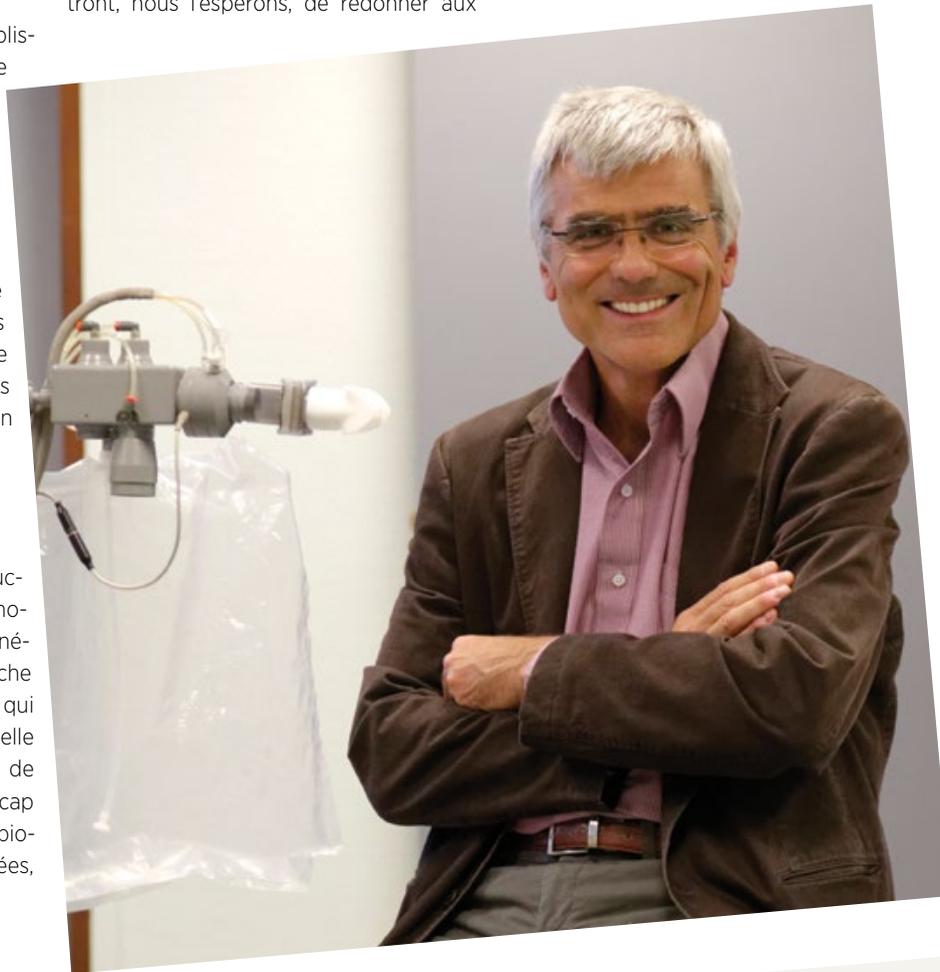
La recherche sur la thématique du handicap à l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines s'articule autour d'HandiMedEx (Handicap Medical Excellence)*, projet d'institut hospitalo-universitaire mené en collaboration avec l'hôpital Raymond-Poincaré de Garches. Rencontre avec Frédéric Lofaso, le coordonnateur scientifique.

Pouvez-vous nous expliquer ce qu'est un institut hospitalo-universitaire ?

Frédéric Lofaso : Les IHU sont des établissements de formation et de recherche médicale qui regroupent en un même milieu des cliniciens et des chercheurs autour d'une thématique. Orienté très longtemps vers la poliomyélite et sa prise en charge médicale spécifique, l'hôpital Raymond-Poincaré, doté d'une recherche clinique et technologique de haut niveau, s'est ensuite spécialisé dans les maladies liées au handicap comme les pathologies musculaires, les AVC, les traumatismes crâniens, les scléroses en plaques, etc.

Comment s'est constitué l'IHU HandiMedEx ?

F.L. : En plus des technologies, de la structure hospitalière dédiée au handicap moteur et de la filière de patients, il était nécessaire de disposer du volet de recherche préclinique. Ce sont les unités Inserm qui permettront la recherche translationnelle par leur collaboration et la création de l'unité mixte de recherche (UMR) Handicap neuromusculaire (physiopathologie, biothérapie et pharmacologie appliquées, ENDicap), composée de 3 équipes.



Quels sont les objectifs d'HandiMedEx ?

F.L. : Il s'agit de proposer la meilleure prise en charge possible d'un certain nombre de myopathies ainsi que des blessures de la moelle épinière, également appelées blessures médullaires. Ces équipes, présentes à l'UFR des sciences de la santé Simone-Veil, doivent mettre au point de nouvelles thérapies testées sur l'animal, qui seront ensuite adaptées à l'homme. Elles permettront, nous l'espérons, de redonner aux

patients certaines fonctions motrices, et, pourquoi pas, d'envisager une guérison. Plusieurs types de recherche coexistent autour de ces grands thèmes : techniques de rééducation, technologies et compensation du handicap, pharmacologie et biothérapie. Ce projet a pleinement sa place dans la sphère Paris-Saclay puisque des équipes d'Évry nous ont rejoints.



...CONÇOIT UN KIT DE DÉPISTAGE DE L'ENDOMÉTRIOSE

ARNAUD FAUCONNIER

AUJOURD'HUI

10 % des femmes souffrent d'endométriose dans sa forme la plus sévère.

Cette maladie chronique très invalidante s'avère difficile à détecter. « *Les symptômes qui sont, entre autres, des douleurs dans le bas-ventre sont souvent confondus avec de simples douleurs de règles, et par conséquent banalisés* », souligne Arnaud Fauconnier, gynécologue-obstétricien au centre hospitalier intercommunal de Poissy/Saint-Germain-en-Laye et directeur du laboratoire Riscq de l'UVSQ. « *Or, les douleurs symptomatiques de la maladie se localisent à différents endroits du corps et se caractérisent par leur fréquence et par leur intensité, obligeant les femmes à stopper leur activité et à rester*

alitées. » Spécialisé dans l'épidémiologie clinique, le laboratoire Riscq dirigé par Arnaud Fauconnier a conçu l'auto-questionnaire DEVA d'aide au diagnostic précoce de l'endométriose. Les questions très spécialisées qui le composent en font un outil fiable permettant de construire des modèles de prédiction. « *Les praticiens, médecins généralistes, sages-femmes ou gynécologues, pourront remettre le questionnaire à leurs patientes qui le rempliront. Le modèle de prédiction permettra au soignant de suspecter le diagnostic d'endométriose.* » Avant de le généraliser, le laboratoire prévoit d'inclure l'outil dans des études d'envergure afin d'évaluer son efficacité à grande échelle.

« *D'ici cinq ans, notre objectif est de proposer un kit de dépistage fiable de l'endométriose, incluant notre auto-questionnaire, mais aussi une procédure de dépistage biologique. Une fois la maladie identifiée, un traitement antidouleur peut être administré et l'opération chirurgicale, si elle nécessaire, pourrait s'avérer nettement plus facile à réaliser en cas de diagnostic précoce,* indique Arnaud Fauconnier. *En parallèle, nous menons le projet Endocap pour mesurer le degré d'invalidité lié à l'endométriose afin de faire reconnaître cette maladie comme situation de handicap.* »

* HandiMedEx a été labellisé en 2010 « projet prometteur » par le Commissariat général à l'investissement au titre du programme Investissements d'avenir.

ARMELLE LE BRAS-CHOPARD 1^{re} FEMME AGRÉGÉE EN SCIENCES POLITIQUES

FONDATRICE DU DÉPARTEMENT
ÉPONYME DE L'UVSQ
DE 1985 À 2012

Vous faites partie de la toute première équipe de l'UVSQ et vous êtes arrivée dans l'université par un heureux concours de circonstances, racontez-nous.

Armelle Le Bras-Chopard : En 1985, peu après mon déménagement de Paris à Guyancourt avec ma famille, une antenne de Nanterre s'est implantée dans une école maternelle de ma commune et l'on m'a demandé d'y faire des cours. Il y avait une soixantaine d'étudiants la première année et une convivialité extraordinaire entre les quelques enseignants présents, sans question de grade,

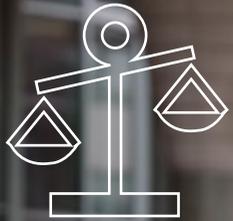
et favorisée par les parties de ping-pong dans la cour ! Nous étions embarqués dans une formidable aventure avec la perspective de la création d'une université.

L'équipe enseignante étant restreinte, vous n'avez pas enseigné tout de suite les sciences politiques.

A. LB-C. : Non ! J'ai d'abord enseigné l'économie à la première promotion de sciences économiques, puis l'histoire aux étudiants inscrits en AES (Administration économique et sociale). Puis j'ai œuvré à la création d'un département de sciences politiques. Mon équipe s'étoffant au fur et à mesure, nous avons procédé à des recrutements, à des habilitations de diplômes en sciences politiques et à la constitution d'un laboratoire de recherche. L'idée était de conserver la vision transdisciplinaire des débuts en introduisant dans les cursus des enseignements d'histoire, de sociologie, d'économie, et même de participer à un diplôme avec les « sciences dures » à Versailles. Mais aussi, au-delà de ma propre discipline, comme j'étais déjà sur place à la naissance officielle de l'UVSQ, en 1991, j'ai fait partie de l'équipe dirigeante, elle aussi réduite au début, autour du président Garnier.

Vous n'enseignez plus depuis quatre ans, mais vous poursuivez votre activité de recherche sur vos thèmes de prédilection comme le genre et la politique, et plus récemment les femmes djihadistes. Quel regard portez-vous sur l'université que vous avez vue naître ?

A. LB-C. : Je reste très attachée à l'UVSQ. C'est une université où il fait bon étudier, où les étudiants ne sont pas des « numéros », des anonymes parmi les autres. En tant que première vice-présidente aux Relations internationales pendant sept ans, je suis très fière de sa renommée à l'étranger où l'on pense parfois, en raison de sa dénomination « Versailles », que l'UVSQ est la plus ancienne université de France !



« Tous les enseignants étaient embarqués dans une formidable aventure »

LAURENT NEYRET ... LUTTE CONTRE LE CRIME ENVIRONNEMENTAL AUJOURD'HUI

C'est une nouvelle forme de criminalité qui prolifère : le crime environnemental baptisé « écocide » par Laurent Neyret, professeur de droit à l'UVSQ et membre du laboratoire Dante. « J'ai pensé à ce néologisme par référence au génocide, explique-t-il. L'écocide est un crime intentionnel commis dans le cadre d'une action généralisée ou systématique et qui porte atteinte à la sûreté de la planète. » Devant l'ampleur du phénomène, révélée par de nombreux rapports internationaux, il décide, en 2011, de constituer un groupe de travail sur l'écocide avec seize autres juristes, dans l'optique d'élaborer une série de propositions pour mieux sanctionner ces crimes. Il s'allie également à une équipe de journalistes d'investigation du *Monde*, chargés de remonter la filière du crime environnemental dans plus de dix pays.

CINQ TRAFICS MAJEURS

Le fruit de leurs investigations, publié dans *Le Monde* début 2015 dans une série intitulée « Écocide », fait froid dans le dos. « L'enquête met au jour cinq trafics

majeurs : le bois de rose, les déchets électroniques, les mines d'étain illégales, les tigres et les pesticides contrefaits, énumère Laurent Neyret. Elle révèle également l'impuissance du droit dans la lutte contre la criminalité environnementale. Un retard juridique dans lequel s'engouffrent

il convient de créer un chapitre dédié au crime environnemental dans le Code pénal, mais aussi d'améliorer la formation des juges et de remonter le niveau des sanctions. Aujourd'hui, dans le cas de peines d'emprisonnement inférieures à deux ans, la police n'est pas en droit de mener des



les organisations criminelles mafieuses. » Car il existe un véritable marché de l'offre et de la demande : « Les magnats asiatiques, par exemple, attribuent à la corne de rhinocéros un pouvoir magique de guérison. En réponse à cette demande, le trafic se développe, car les gains sont importants, et les sanctions faibles », poursuit l'enseignant-chercheur. En effet, si les sanctions pour atteinte à l'environnement existent bel et bien, elles diffèrent d'un pays à l'autre ou peinent à être appliquées, faute de moyens juridiques suffisants. Pour y remédier, le groupe de travail dirigé par Laurent Neyret a remis, en 2015, à la garde des Sceaux de l'époque, Christiane Taubira, un rapport comprenant trente-cinq propositions concrètes. « Il est nécessaire d'agir à deux niveaux, souligne-t-il. À l'échelle des États tout d'abord. En France, par exemple,

opérations d'infiltration ou de pratiquer des écoutes téléphoniques. » À l'échelle internationale, le rapport préconise la mise en place d'une coopération entre justice, police, ONG et douanes ainsi que l'harmonisation des sanctions en matière de criminalité environnementale. À moyen terme, un procureur international de l'environnement pourrait être nommé et une cour pénale dédiée à l'écocide créée. Pour l'heure, l'Assemblée générale des Nations unies a adopté une résolution pour lutter contre les crimes environnementaux. « Cela témoigne d'une accélération de la prise de conscience de cette problématique », se réjouit Laurent Neyret qui invite à poursuivre les efforts dans le sens d'une préservation des intérêts essentiels de l'humanité.

...SE BAT POUR
UN WEB
PLUS INTÈGRE
CÉLIA ZOLYNSKI
AUJOURD'HUI

Le 8 février 2016, Célia Zolynski, professeure de droit spécialiste du numérique à l'UVSQ, est nommée par décret du président de la République membre du Conseil national du numérique (CNNum). Cette commission indépendante est chargée de conseiller le gouvernement dans la mise en place de nouvelles stratégies du numérique, et de mesurer l'impact de ces dernières sur l'économie et la société.

Uber, Blablacar, La Ruche qui dit oui... Aujourd'hui, les plates-formes permettant l'accès à de nouveaux marchés ont envahi le monde du numérique. « Notre mission est de proposer des voies de régulation, autres que celles déjà expérimentées », explique Célia Zolynski. Dans le cadre de la loi pour une République numérique, les travaux du CNNum invitent le gouvernement à penser la constitution d'une agence de notation de la loyauté des plates-formes numériques. « Nous ne devons pas chercher à interdire. Au contraire, cette nouvelle plate-forme pourrait être pensée comme un espace libre, s'appuyant sur un réseau ouvert de contributeurs qui peuvent signaler les pratiques abusives, souligne Célia Zolynski. Le contrôle est fait par la multitude. En somme, nous offrons à la communauté d'internautes les outils de régulation. »

Les problématiques liées aux nouveaux usages du numérique, Célia Zolynski, qui est aussi directrice du master1 Droit du numérique et codirectrice du master2 Propriété intellectuelle et droit des affaires numériques de Paris-Saclay, y est confrontée tous les jours. « Que ce soit au sein du laboratoire Dante où nous travaillons par exemple sur l'intégration des règles de droit dans le code informatique, ou bien avec mes étudiants, il est toujours indispensable de déployer une approche pluridisciplinaire, rappelle-t-elle. D'ailleurs, certains d'entre eux finissent par intégrer le laboratoire ! » Une réussite, car, selon elle, la constitution d'une équipe de recherche spécialisée est fondamentale pour accompagner le développement des nouveaux outils du numérique.



« L'UVSQ m'a permis d'endosser rapidement des responsabilités



LUC CHASSAGNE
ENSEIGNANT-CHERCHEUR

À L'UVSQ DEPUIS 2000 ET DIRECTEUR DU
LABORATOIRE D'INGÉNIERIE DES SYSTÈMES DE
VERSAILLES (LISV) DEPUIS 2013

Vous avez connu, à l'instar du laboratoire que vous dirigez depuis trois ans, une ascension professionnelle très rapide au sein de l'UVSQ. Pouvez-vous revenir sur ce parcours express ?

Luc Chassagne : En effet, j'ai été recruté en 2000 à l'UVSQ en tant que maître de conférences au département de physique au moment où se créait la filière Sciences pour l'ingénieur (SPI). En 2005, j'ai été nommé responsable de la mention licence SPI, puis, deux ans plus tard, directeur du département de physique, SPI, mécanique environnement. Et depuis 2013, je dirige le Laboratoire d'ingénierie des systèmes de Versailles. J'ai participé activement à sa création en 2006, en tant qu'enseignant-chercheur au Laboratoire d'instrumentation et de relations individus/systèmes (Liris), qui a fusionné avec le Laboratoire de robotique de Versailles (LRV) et le Laboratoire d'études mécaniques des assemblages (Léma) pour créer le LISV.

Est-ce la configuration de l'UVSQ, université nouvelle à taille humaine, qui vous a permis d'être associé à l'ensemble de ces projets ?

L. C. : Oui, sans aucun doute, et je pense que dans une structure plus grande mon évolution aurait été moins rapide. Je suis également arrivé au bon moment. Mon prédécesseur à la tête du LISV, Yasser Alayli, avait pour objectif de créer une filière et un laboratoire Sciences pour l'ingénieur, et recherchait des compétences dans cette spécialité. Pour autant, les débuts n'ont pas été de tout repos. Il a fallu travailler d'arrache-pied pour que la composante soit reconnue. Le soutien de proximité de la tutelle directe, à savoir l'UVSQ, a été un moteur permanent.

Vous dirigez désormais le LISV, un laboratoire qui multiplie les succès et ne cesse de se déployer. Comment expliquez-vous cet essor ?

L. C. : Cela tient d'une part à la spécificité du LISV qui est d'être meneur sur des prototypes de laboratoire novateurs et d'autre part à nos domaines d'application, en particulier, la robotique, le handicap et la mobilité, où la demande est très forte actuellement. Nous comptons aujourd'hui 22 contrats actifs, quatre chaires industrielles et je me consacre en majeure partie à la valorisation et à la recherche de nouveaux partenariats industriels. De ce point de vue, la fonction d'enseignant-chercheur a beaucoup évolué.

LE LISV PETIT LABO DEVENU GRAND

LE LISV A CONNU, EN DIX ANS, UN ESSOR EXEMPLAIRE. IL COMPTE AUJOURD'HUI 26 PERMANENTS, 40 DOCTORANTS, 4 CHAIRES INDUSTRIELLES ET 22 CONTRATS ACTIFS. QUELQUES DATES.

2006 création du Laboratoire d'ingénierie des systèmes de Versailles, issu de la fusion du Laboratoire d'études mécaniques des assemblages (Léma), du Laboratoire d'instrumentation et de relations individus/systèmes (Liris) et du Laboratoire de robotique de Versailles (LRV).

2007 création du Centre de ressources et d'innovation mobilité handicap (Ceremh) qui accompagne la conception et le déploiement de solutions innovantes favorisant la mobilité des personnes en situation de handicap, par Éric Monacelli, et développement des activités handicap du LISV.

2010-2011 évolution vers une structuration en deux équipes (Robotique interactive et Instrumentation et modélisation des systèmes et nano-systèmes avancés).

éteignant une lumière à LED des milliers de fois par seconde, il est possible de coder l'information en numérique et de transmettre des données via la lumière. « *Les changements de fréquence très rapides et imperceptibles à l'œil nu permettent de transférer tout type de contenu, vidéo, audio et connexion à haut débit* », explique Luc Chassagne, directeur du LISV. La start-up Oledcomm a été créée en 2012 par Cédric Mayer et Suat Topsu, enseignants-chercheurs à l'UVSQ, dans le but de valoriser et de commercialiser les solutions Li-Fi développées au sein du LISV. « *Le Li-Fi est complémentaire au Wi-Fi. Son débit est plus important, il subit moins d'interférences et émet peu d'ondes radiofréquences. Par contre, la lumière est nécessaire, sans elle la transmission de données est impossible* », souligne l'enseignant-chercheur. La start-up de l'UVSQ propose plusieurs applications, dont une

de transmettre des informations aux riverains dans un réseau sécurisé et sans ondes radiofréquences. Une application grand public prometteuse.

2014 conception du Gyrolift HANDIPODE, ERDF ET UVSQ

Il s'agit d'un nouveau dispositif innovant permettant aux personnes à mobilité réduite de se déplacer en position verticale, grâce à un partenariat entre l'UVSQ, l'association Handipode et ERDF. Lambert Trénoras, docteur en robotique et porteur du projet à l'UVSQ, a remporté le prix AEF docteurs-entrepreneurs 2016 (1^{er} prix du jury et prix du public) pour ses travaux. Le Gyrolift a également été présenté à l'Élysée, le 19 mai 2016, dans le cadre de la 4^e Conférence nationale du handicap.



© Oledcomm-DR



© LISV-DR

2012 création de la start-up Oledcomm OLEDCOMM, PIONNIÈRE DU LI-FI C'est une alternative au Wi-Fi. La technologie Li-Fi (Light Fidelity) permet de transmettre des données numériques sans fil, grâce à la lumière fournie par des lampes à LED. Le procédé s'apparente à du morse nouvelle génération : en allumant et en

ampoule à LED permettant de diffuser de la musique et un système de géolocalisation par la lumière. « *Oledcomm travaille déjà avec des musées, des centres commerciaux et des hôpitaux* », précise-t-il. Elle a également répondu à un appel à projets concernant l'équipement, en 2018, du quartier Camille-Claudel de Palaiseau en lampadaires équipés de routeurs Li-Fi, permettant

2016 projet de développement du robot Hobalala pour l'enseignement et la recherche, et montage final d'Hydroïd, prototype de robot humanoïde français.

LES CHERCHEURS DE L'UVSQ

...INVENTENT LA VOITURE DU FUTUR AUJOURD'HUI

Membre fondateur de Vedecom reconnu comme Institut pour la transition énergétique (ITE) dédié au transport automobile et à la mobilité individuelle, l'UVSQ encadre scientifiquement treize projets de recherche. Les directeurs de deux laboratoires décryptent leurs travaux.



© VGP-D, Ducastel

LUC CHASSAGNE directeur du Laboratoire d'ingénierie des systèmes de Versailles (LISV)

Recharge sans fil des voitures électriques par induction électromagnétique « *L'objectif est de pouvoir recharger les batteries automatiquement lors des stationnements, voire en dynamique sur des pistes d'essais pour l'instant.* »

Transmission des informations intervéhicules et mesures de distance entre véhicules grâce au Li-Fi « *La voiture autonome doit communiquer avec son environnement, la mesure intervéhicules est une donnée cruciale pour assurer la sécurité en autonomie.* »

Planification des trajectoires « *La voiture autonome se doit d'optimiser les connaissances a priori de la route, telles que sa trajectoire, sa vitesse, l'évitement d'obstacles ou d'imprévus, afin de planifier au mieux son comportement dynamique.* »

Fluidification de l'intermodalité « *Les villes nouvelles incluent de plus en plus de modes de transport et il est important que chaque usager puisse passer de l'un à l'autre facilement.* »

MÉLANIE CLÉMENT-FONTAINE
directrice du laboratoire Droit des affaires et nouvelles technologies (Dante)

Responsabilité pénale et civile pour la conduite de voitures autonomes « *Aujourd'hui, la responsabilité incombe encore au conducteur, car c'est lui qui garde le contrôle du véhicule et qui peut appuyer sur le bouton d'alerte en cas de problème. Mais le cadre juridique peut évoluer. En effet, une série d'intervenants sont impliqués ; entre le conducteur, le concepteur du logiciel, l'assembleur, qui est responsable ? Des discussions ont lieu au sein de Vedecom sur cette question. Elles devraient aboutir à un accord sur le partage des responsabilités.* »

Données à caractère personnel utilisées par le véhicule autonome et connecté « *Vitesse à laquelle roule le conducteur, rythme cardiaque, itinéraires... Ces informations peuvent permettre de dresser un profil de la personne ou servir de preuve au pénal. Les questions sont multiples : Qui aura accès à ces données ? Seront-elles stockées dans une boîte noire ou transmises à un centre de données ? Le droit doit mettre des garde-fous pour protéger les individus.* »



GÉRARD FÉREY PHYSICO-CHIMISTE

PROFESSEUR À L'UVSQ DE 1996 À 2009, CRÉATEUR ET DIRECTEUR DES INSTITUTS LAVOISIER ET LAVOISIER-FRANKLIN. ACADEMICIEN. MÉDAILLE D'OR 2010 DU CNRS

Entre vos premiers échanges avec Michel Garnier et la création officielle de l'Institut Lavoisier à l'UVSQ, il se passe deux ans... d'après négociations ; racontez-nous.

Gérard Férey : Tout débute en 1994. Michel Garnier souhaite développer la recherche à l'UVSQ et se rapproche du CNRS. À l'époque, j'y suis directeur adjoint du département de chimie. Nous nous rencontrons ; ma candidature intéresse Michel Garnier, seulement si son ministre (à l'époque, François Fillon) est d'accord. Le hasard veut que je le rencontre le même soir dans le train qui nous mène tous deux au Mans où j'enseigne alors. « Vous avez ma bénédiction ! », me dit-il une fois mon projet exposé.

Je monte alors un projet scientifique et financier en précisant bien que tant que les budgets nécessaires à la création du laboratoire ne seront pas débloqués, je ne déposerai pas ma candidature. Après de multiples allers et retours, le directeur général des enseignements supérieurs accepte mes

conditions, y compris le versement de 30 % des fonds dès la création du laboratoire et le reste six mois plus tard. Le 1^{er} janvier 1996, l'Institut Lavoisier est officiellement créé.

Très rapidement, le laboratoire obtient ses lettres de noblesse et une forte renommée internationale : comment l'expliquez-vous ?

G. F. : Tout était à créer et j'ai eu toute liberté pour le faire. J'ai pu choisir de recruter une équipe jeune et passionnée pour travailler sur mon sujet favori : les solides poreux à squelette inorganique et/ou hybride. Très rapidement, nos travaux ont eu un retentissement international.

Nous étions effectivement les seuls au monde à comprendre leurs mécanismes de formation et à prédire leur structure.

En 2009, vous passez la main à l'un de vos anciens thésards, Christian Serre, mais l'heure de la retraite ne sonne pas pour autant pour vous et vous vous engagez dans un tour de France des lycées dans le but de promouvoir votre discipline.

G. F. : Avant que la recherche ne me passionne, j'ai enseigné en classes de 6^e et de 5^e durant trois ans en Normandie. J'en ai toujours gardé cette fibre de l'enseignement. J'ai donc voulu valoriser la chimie auprès des jeunes. Ma stratégie est bien rodée : un mois avant ma venue, je demande à connaître la liste des questions que les lycéens, eux, se posent et je bâtis ma conférence pour y répondre. Et cela fonctionne : les élèves arrivent souvent en traînant des pieds, mais, très rapidement, ils se prennent au jeu. À la fin, j'ai le bonheur de voir des étoiles dans leurs yeux !



« Au début, nous n'avions que des bancs, de l'intelligence et de la volonté ! »



...PERCENT LES MYSTÈRES DES MATÉRIAUX ANCIENS AUJOURD'HUI

Le bâtiment à la forme circulaire est imposant. Posé sur le plateau de Saclay, le synchrotron Soleil héberge la plate-forme de recherche Ipanema (CNRS, ministère de la Culture et de la Communication, UVSQ), entièrement dédiée à l'étude des matériaux anciens, une référence internationale. En pénétrant à l'intérieur du bâtiment, on découvre l'impressionnant anneau de stockage de 354 mètres de périmètre dans lequel les paquets d'électrons, produits par un canon, circulent. « À chaque virage, ces électrons perdent une partie de leur énergie sous forme de rayonnement synchrotron, une lumière dix mille fois plus intense que la lumière solaire. Chaque faisceau est ensuite guidé dans l'un des 29 laboratoires (lignes de lumière) installés autour de l'anneau, explique Loïc Bertrand, physicien et directeur d'Ipanema. Nous soumettons à ce rayonnement des échantillons issus de l'archéologie, de la paléontologie et du patrimoine culturel pour en établir la composition, les propriétés et la structure. » Une mine d'informations qui éclaire sur la provenance de ces objets, les procédés artistiques mis en œuvre pour leur réalisation et les lois de leur altération.

Des tissus vieux de 6 000 ans

La caractéristique d'Ipanema est d'associer sciences expérimentales, sciences de l'information, sciences humaines et sociales. Une approche pluridisciplinaire à laquelle prend part l'UVSQ au travers de publications et de son implication dans des thèses conjointes. Plusieurs enseignants-chercheurs planchent actuellement sur un projet mené conjointement par Ipanema et le Groupe d'étude de la matière condensée (Gémac) de l'UVSQ. Au cœur de leurs recherches : des échantillons de textile originaires de Mésopotamie et datant de 4000 avant J.-C. « Ces tissus proviennent du musée du Louvre et du musée du quai Branly, raconte Pierre Galtier, enseignant-chercheur au Gémac. Ils ont été retrouvés dans des tombes et conservés de façon tout à fait exceptionnelle. » Comment ces tissus ont-ils pu être préservés ? Quel rôle a joué le support métallique auquel ils étaient accrochés dans leur conservation ? Plusieurs étapes seront nécessaires avant d'être en mesure de fournir des réponses. « En moyenne, il faut trois mois de préparation pour trois jours de manipulation sur une ligne de lumière synchrotron », sourit Loïc Bertrand. Une persévérance qui paie. Le rayonnement synchrotron a déjà percé bien des mystères et levé des incertitudes. On sait désormais que le revêtement des Stradivarius auquel on attribuait la sonorité si particulière n'avait rien de mystérieux et consistait finalement en deux fines couches de vernis proche de ceux utilisés en peinture.



EMMANUEL CADOT &
SÉBASTIEN FLOQUET

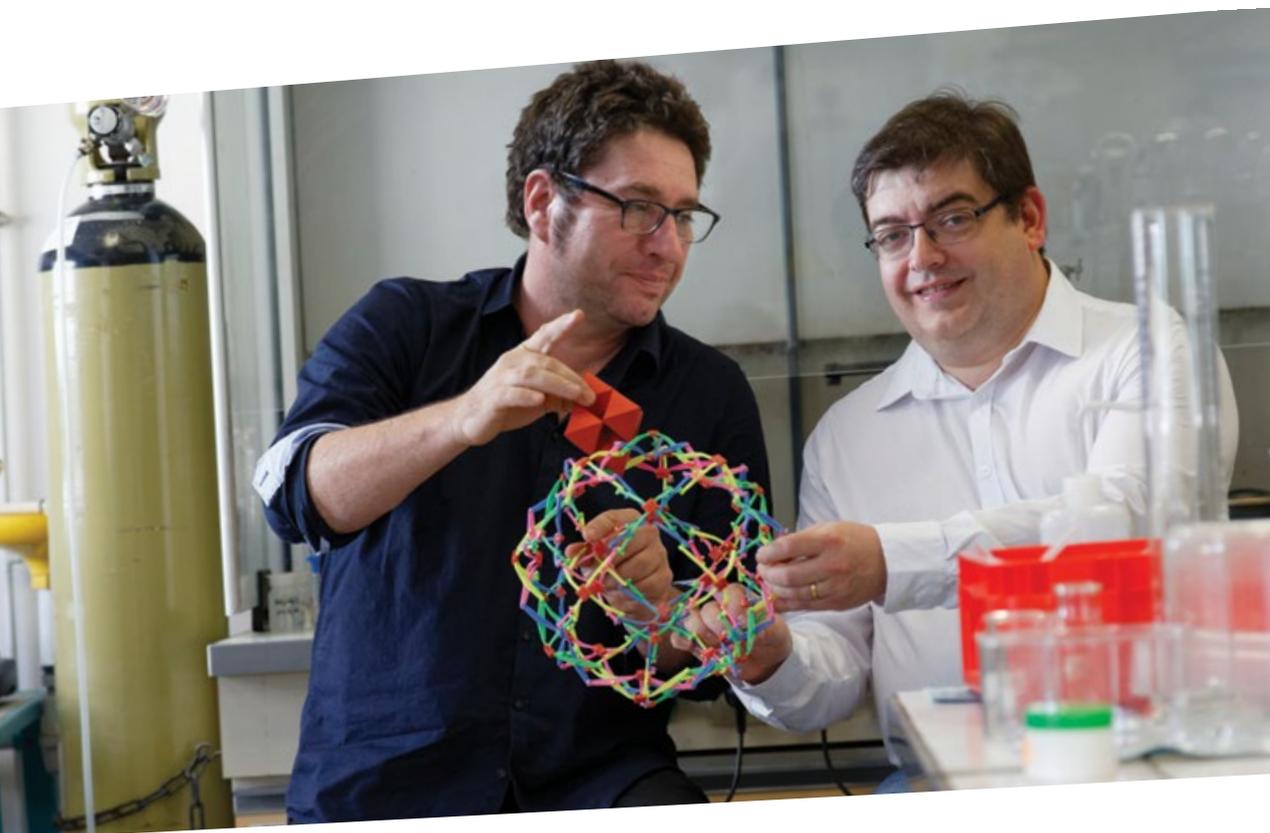
... PARTICIPENT
À LA SAUVEGARDE
DES ABEILLES

AUJOURD'HUI

Renforcement de l'immunité de la colonie, augmentation du taux de fécondité de la reine, majoration de 20 % sur une saison de la production de miel... C'est par l'introduction d'un complément alimentaire contenant un peu de molybdène dans l'alimentation habituelle des abeilles que ces résultats surprenants ont été obtenus ! Présent naturellement dans les enzymes des animaux et des végétaux, ce métal abondant et peu toxique revêt un rôle actif dans le système immunitaire.

Fruit d'une collaboration entre des chercheurs de l'UVSQ et l'Académie des sciences de Moldavie depuis 2010, cette découverte a été couronnée de nombreux prix dans plusieurs salons de l'innovation. « Cette rencontre avec les chercheurs moldaves nous a ouvert un large panel de développement d'applications biologiques », expliquent d'une seule voix Emmanuel Cadot, professeur des universités, et Sébastien Floquet, maître de confé-

rences habilité à diriger des recherches, de l'Institut Lavoisier de Versailles. Chercheurs dans l'équipe Solides moléculaires (Somo), ils travaillent sur la chimie des polyoxométallates constitués de molybdène et de tungstène pour en faire la synthèse et étudier leurs propriétés catalytiques. Outre l'action bénéfique sur la vie des abeilles, d'autres vertus du molybdène ont ainsi été révélées : il agit notamment sur la croissance de la spiruline, une algue alimentaire considérée comme un superaliment en raison de sa richesse en vitamines et minéraux. Des propriétés antitumorales et antivirales ont également été constatées, faisant du complexe de molybdène un composant d'avenir pour la recherche médicale.



PIERRE TRIPIER
**PROFESSEUR DE
SOCIOLOGIE** À L'UVSQ DE
1991 À 2000. COFONDATEUR DU
DÉPARTEMENT DE SOCIOLOGIE
ET COCRÉATEUR
AVEC CLAUDE DUBAR
DU LABORATOIRE PRINTEMPS.

Votre arrivée à l'UVSQ en 1991 a marqué le début d'un nouvel enseignement « dépoussiéré » de la sociologie. Comment cette évolution pédagogique s'est-elle traduite ?

Pierre Tripier : En 1990, plusieurs professeurs se sont réunis pour mettre au point une nouvelle façon d'enseigner la sociologie à l'université. La finalité était à la fois d'apprendre aux étudiants à combiner différentes méthodologies propres à l'enquête de terrain, et, au-delà du diagnostic sociologique, de les former au conseil. Il se trouve que lors de la constitution de l'équipe du département de sociologie de l'UVSQ, j'ai pu recruter plusieurs enseignants-chercheurs, membres de ce groupe de travail et adeptes de ce programme innovant, comme Alain Chenu, Claude Dubar, Catherine Rollet ou Jean-Pierre Terrail. Ensemble, nous avons

fait bouger les lignes. Cela s'est traduit dès la première année de licence par la suppression des cours sur les grands ancêtres de la sociologie, Marx et Durkheim, remplacés par des enquêtes sur le terrain. Les étudiants se confrontaient d'entrée à la réalité du métier et prenaient conscience qu'ils avaient fait le bon choix d'orientation ou qu'au contraire leur vocation n'était pas là.

Vous avez enseigné auparavant à Besançon et à Nanterre. Pensez-vous qu'une telle modernisation des enseignements aurait pu être mise aussi facilement en œuvre dans ces universités, comme ce fut le cas à l'UVSQ ?

P. T. : Il est clair que l'UVSQ nous a laissé carte blanche. Nous étions soutenus par Michel Garnier et bénéficions de l'organisation de l'enseignement instaurée par Jean-François Lemette. Sans oublier le programme Université 2000 et ses dotations sans précédent qui nous ont permis de créer un nouveau poste d'enseignant-chercheur chaque année pendant six ans. À cette période, il suffisait de demander des moyens humains ou matériels pour les obtenir !

En 1995, vous avez créé avec Claude Dubar le laboratoire Printemps qui est aujourd'hui une référence en sociologie. Les débuts, pourtant, ont été hésitants.

P. T. : J'avais recruté Claude Dubar, car il avait dirigé, entre autres, à Lille-I un laboratoire d'économie et de sociologie du travail très performant. C'est d'ailleurs lui qui a eu l'idée de l'appellation « Printemps » pour le laboratoire. Et, quand nous l'avons lancé, nous avons décidé que le vendredi serait le jour où les étudiants, les docteurs et les professeurs se réuniraient pour discuter des séminaires et des travaux de recherche en cours. Les trois premiers vendredis : personne. C'était assez terrifiant ! Il a fallu toute notre volonté et notre ténacité – surtout celle de Claude Dubar – pour que finalement le fonctionnement se mette en place et que le laboratoire trouve son rythme de croisière.



« Nous avons carte blanche pour recruter et enseigner »

...EXPLORE LES STÉRÉOTYPES

OLIVIA SAMUEL

AUJOURD'HUI

La socialisation de genre construite durant l'enfance aurait des répercussions sur le rapport que les hommes et les femmes entretiennent avec leur corps et avec le système de santé en général. Telle est l'hypothèse sur laquelle le laboratoire Printemps (Professions, institutions, temporalités) de l'UVSQ planche au sein de l'enquête statistique sur l'enfance « Elfe ». Totalement inédite en France, cette étude longitudinale, pilotée par l'Inserm (Institut national de la santé et de la recherche médicale) et l'Ined (Institut national d'études démographiques), a pour ambition de suivre sur vingt ans un échantillon de 18 300 familles ayant eu un enfant en 2011. L'objectif ? Comprendre l'impact des facteurs familiaux, sociaux, environnementaux, scolaires, sanitaires ou nutritionnels sur le développement global de l'enfant. « Les enquêtes de santé montrent, par exemple, que si les femmes ont une espérance de vie plus longue que les hommes, elles déclarent davantage de problèmes de santé. Notre objectif est de comprendre comment se construisent ces différences et quel est l'impact de la socialisation de genre dans ce processus », précise Olivia Samuel, enseignante-chercheuse et responsable de l'équipe « Corps, santé, genre » au Printemps. Sans surprise, les premiers résultats de l'enquête montrent que les soins de puériculture (bain, alimentation, soins corporels) sont prodigués en général par la mère, quel que soit le sexe de l'enfant. « Cela peut apparaître comme une évidence. Ce qui l'est moins, c'est l'impact de cette division sexuée du travail parental sur l'enfant, souligne Olivia Samuel. Au fil du temps, l'enfant intériorise que c'est sa mère, donc une femme, qui prodigue les soins. Il va incorporer cette norme et par phénomène d'imitation la reproduire, même s'il n'y a rien de systématique dans ce mécanisme. »

UNE OFFRE COMMERCIALE SEXUÉE

En complément de l'enquête Elfe, l'équipe d'Olivia Samuel a mené une série d'entretiens qualitatifs exploratoires auprès de dix-sept couples, parents d'un deuxième enfant né entre fin 2010 et 2012. Et ces familles n'échappent pas aux stéréotypes dans une société qui pourtant promeut l'égalité. « Nous avons observé un processus de sexuation, c'est-à-dire le fait d'assigner des rôles et des identités aux enfants selon leur sexe, dès la grossesse. Les futurs parents ont besoin de connaître très tôt l'identité de genre de leur enfant, par curiosité et pour se préparer à leur rôle de parents. Plusieurs hommes nous ont ainsi confié s'être sentis pères au moment où ils ont connu le sexe de leur enfant. » Un phénomène qui est entretenu par une offre commerciale (jouets, vêtements) elle aussi très sexuée. « Le corps médical, en proposant systématiquement de connaître le sexe de l'enfant, renforce cette demande sociale. Ce qui n'est pas le cas en Suède par exemple, où cette information n'est pas diffusée auprès des parents. »



ANNIE BARTOLI & CHRISTOPHE ASSENS ...INVENTENT L'ENTREPRISE DU FUTUR

AUJOURD'HUI

Imaginons une entreprise où les salariés seraient libres de prendre des décisions stratégiques, où le patron partagerait son pouvoir, mais ne l'exercerait pas : pure utopie ? Non, une réalité que le laboratoire Larequoi, le laboratoire de recherche en management de l'UVSQ, étudie dans le cadre d'une convention de recherche

passée avec le Groupe Hervé qui emploie 2 800 personnes et enregistre un chiffre d'affaires de 450 millions d'euros annuel. Cette société spécialisée dans l'ingénierie thermique cherche à être, depuis sa création, une entreprise libérée. « Depuis plus de quarante ans, le chef d'entreprise Michel Hervé met en œuvre une forme d'utopie managériale : celle d'abolir la subordination hiérarchique en confiant les rênes du pouvoir à la base de la pyramide, explique Annie Bartoli, directrice du Larequoi. À l'image d'une démocratie d'entreprise, le Groupe Hervé de taille intermédiaire obéit à des principes de management fondés sur la transparence d'information et l'égalité de traitement, où l'auto-organisation des salariés remplace le vide laissé vacant par la mise en retrait du dirigeant-propriétaire. Chaque salarié est ainsi incité à agir comme un intra-entrepreneur dans la liberté de créer. »



UN NOUVEAU MODÈLE MANAGÉRIAL

Chargé d'observer l'entreprise libérée en action, Christophe Assens, directeur adjoint du laboratoire Larequoi est formel : « La pyramide inversée fonctionne ! » Concrètement, les salariés sont regroupés en équipes projets de quinze à vingt personnes. Les strates hiérarchiques sont cooptées : « Dans une équipe technique, un technicien va être manager ; dans une équipe régionale de managers, l'un d'entre eux va être responsable territorial », détaille Christophe Assens. Ici, chacun est libre d'apporter ses idées et les décisions sont prises de façon consensuelle. Il existe également des représentants fonctionnels en charge de l'évolution des fonctions supports :

« Là aussi la pyramide est inversée puisque ce sont les acteurs du terrain qui définissent ce dont ils ont besoin sur le plan fonctionnel. Cela permet de réduire considérablement les coûts, la structure fonctionnelle du Groupe Hervé ne compte qu'une vingtaine de personnes », précise l'enseignant-chercheur. Cette forme d'utopie managériale n'est cependant pas idyllique et ne peut se transposer dans toutes les organisations. « La liberté a un prix, celui d'être nécessairement très impliqué et parfaitement autonome. Ce qui n'est pas le cas de tous les salariés, indique Christophe Assens. Par ailleurs, le modèle fonctionne au sein du Groupe Hervé, car ce dernier travaille sur une multitude de petits projets sur mesure. L'organisation en équipes restreintes lui convient donc. » Le modèle managérial du futur serait davantage un modèle mixte associant la hiérarchie au réseau. « L'enjeu est de parvenir à l'équilibre des pouvoirs, entre la logique de l'équipe et la logique de l'entreprise, entre le local et le global, entre l'arbitrage et la flexibilité », concluent Annie Bartoli et Christophe Assens.



PASCAL ORY

PROFESSEUR D'HISTOIRE À L'UVSQ

DE 1991 À 1998 OÙ IL A FONDÉ LE DÉPARTEMENT D'HISTOIRE ET CRÉÉ LE CENTRE D'HISTOIRE CULTURELLE DES SOCIÉTÉS CONTEMPORAINES (CHCSC)



« C'était très excitant d'être un pionnier »

Vous faites partie des « bâtisseurs » de l'UVSQ. Racontez-nous cette période que vous qualifiez d'âge d'or.

Pascal Ory : J'ai été élu comme professeur d'histoire contemporaine à l'UVSQ l'année de sa fondation. C'était très excitant d'être ainsi un pionnier : nous avions à la fois la liberté d'action et les moyens financiers pour agir concrètement. La conjoncture politique était alors très favorable à l'enseignement supérieur. J'ai pu créer le département d'histoire et recruter de nombreux enseignants-chercheurs, couvrant les quatre périodes de l'Histoire, antique, médiévale, moderne et contemporaine. En parallèle, les formations s'ouvraient, en quelque sorte par les deux bouts. Je ne voulais pas attendre cinq ans que les étudiants de première année achèvent leur cursus pour ouvrir un diplôme de troisième cycle : nous avons donc créé une maîtrise et un DEA (entre autres avec l'école d'architecture de Versailles) avant d'avoir une licence complète.

Vous avez également joué un rôle déterminant dans le développement de la recherche en histoire.

P. O. : Pour se démarquer, une université nouvelle doit développer des axes de recherche spécifiques. J'ai donc proposé qu'à l'UVSQ l'identité de la recherche en histoire fût l'histoire culturelle. Ce courant était émergent et prometteur, et c'était mon domaine de prédilection : j'ai su à 7 ans que je deviendrais historien, et à 17 ans que je me consacrerai à l'histoire culturelle... J'avais ainsi soutenu à Nanterre une thèse d'État sur la politique culturelle du Front populaire français. À Saint-Quentin-en-Yvelines, j'ai créé le Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines (CHCSC), qui reste le seul laboratoire en France à se consacrer exclusivement à l'histoire culturelle du contemporain.

Pour donner vie au CHCSC, vous avez l'idée d'organiser des séminaires sur des thèmes assez innovants à l'époque.

P. O. : En effet, comme nous ne pouvions pas encore nous appuyer sur les étudiants de troisième cycle et les doctorants trop peu nombreux, l'idée d'organiser des séminaires de recherche avec l'aide de professionnels extérieurs s'est imposée. Nous y abordions des thèmes comme « la photographie et l'histoire » ou « l'approche genrée de la culture ». Ces séminaires ont contribué à faire du CHCSC un véritable lieu d'identité de cette spécialité.

SYLVAIN NICOLLE

...DÉCORTIQUE LES DÉBATS PARLEMENTAIRES

AUJOURD'HUI



La tribune parlementaire a-t-elle des liens avec la scène théâtrale ? C'est le sujet abordé par Sylvain Nicolle, qui signe une brillante thèse*, dans laquelle il brosse le portrait d'un hémicycle passionné par les affaires théâtrales au XIX^e siècle. Pour ce travail, ce jeune professeur d'histoire du secondaire a reçu le 26 mai 2016 le prestigieux prix de thèse de l'Assemblée nationale des mains de Guy Geoffroy, député et membre du jury.

Quand on lui demande ce qu'il pense de l'éloquence aujourd'hui à l'Assemblée nationale, Sylvain Nicolle répond par une pirouette : « Pour moi, un des derniers grands discours est celui de Philippe Séguin le 5 mai 1992 contre la ratification du traité de Maastricht. » On comprend alors aisément que le jeune historien ait jeté son dévolu sur le XIX^e siècle, qu'il qualifie « d'âge d'or de l'éloquence parlementaire ». Dans la thèse qu'il a soutenue en décembre 2015, il démontre combien la scène est présente à la tribune au XIX^e siècle, entre censure et idéal d'un théâtre pour le peuple. « On peut considérer dans une certaine mesure qu'il existe une "civilisation du théâtre" à cette époque », souligne-t-il un brin nostalgique. Il y a quelques années, alors qu'il est déjà professeur dans un collège de Bar-sur-Aube, Sylvain Nicolle décide de rejoindre le master 2 d'histoire de l'UVSQ et y fait la connaissance de Jean-Claude Yon, directeur du CHCSC, qui devient son directeur de thèse. « Il a su trouver la bonne distance avec moi : ni trop distant, ni trop pressant. » Un gage de réussite, surtout quand il faut mener une vie professionnelle à côté : « Malgré de nombreuses nuits blanches, c'est la passion qui m'a fait avancer. En thèse, il ne faut surtout pas s'enliser. » Résultat : la thèse de Sylvain Nicolle n'est pas passée inaperçue ! « On n'aurait jamais imaginé que les archives de l'Assemblée nationale puissent être une telle ressource pour le théâtre, explique Jean-Claude Yon. Cette thèse est très originale, car elle marie l'histoire parlementaire avec l'histoire culturelle. » Ce prix va maintenant permettre à Sylvain Nicolle de publier son travail.

CAROLINE MOINE

...TISSE UN RÉSEAU EUROPÉEN D'HISTOIRE CULTURELLE

AUJOURD'HUI

Trois laboratoires européens spécialistes de l'histoire culturelle regroupés dans un même réseau de recherche : tel est l'objectif du projet mené conjointement par le Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines de l'UVSQ, le Centro Interuniversitario di Storia Culturale de l'université de Padoue et le Centre historique des sciences de la culture de l'université de Lausanne. Une demande de financement via l'Agence nationale de la recherche sera déposée cet automne. « La création de ce réseau permettra d'institutionnaliser nos relations et d'établir un dialogue régulier autour de nos thématiques de recherche », souligne Caroline Moine, maîtresse de conférences en histoire contemporaine, directrice adjointe du CHCSC, en charge des relations internationales. Cette mise en réseau favorisera les rencontres entre étudiants français, italiens et suisses du master au postdoctorat, facilitant ainsi leur mobilité et leur ouverture à l'international, car « travailler à l'échelle européenne est aujourd'hui une nécessité », rappelle Caroline Moine. En guise de galop d'essai, les trois partenaires ont organisé une école d'été en août dernier à l'université de Padoue, avec, au programme, des échanges et des ateliers de réflexion sur la thématique « médias et politique ».



« J'ai pratiqué la pluridisciplinarité et découvert une vraie vie de campus »

CATHERINE ROUCAIROL PROFESSEURE D'INFORMATIQUE

ET DIRECTRICE D'UNE ÉQUIPE DE RECHERCHE AU LABORATOIRE PRISM DE 1993 À 2008

En 1993, alors que vous êtes professeure à Paris-VI, vous rejoignez une partie du laboratoire d'informatique, transférée à Versailles. Pourquoi avoir fait ce choix ?

Catherine Roucairol : C'était une question que posait alors mon entourage : « Pourquoi quittes-tu une université parisienne de renom pour une université nouvelle ? » La réponse était évidente : j'étais à Paris-VI depuis vingt ans, autrement dit ma carrière était déjà bien installée et cette antenne du laboratoire créée sous l'impulsion de Guy Pujolle, Georges Gardarin et Paul Feautrier allait bientôt prendre son indépendance sous le nom de « Prism » (Parallélisme, réseaux, systèmes, modélisation). Partir représentait, certes, un saut dans l'inconnu, mais surtout une superbe opportunité. L'université nouvelle m'offrait un moyen

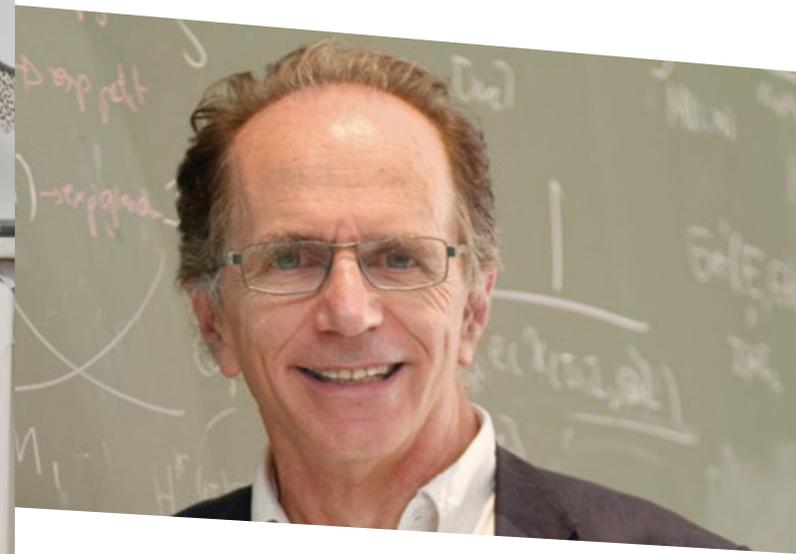
de développer pleinement mes disciplines, la recherche opérationnelle et le calcul parallèle, à travers la création d'une équipe de recherche et le développement d'enseignements en maîtrise et en DEA. De plus, je troquais mon minuscule bureau parisien pour une vie de campus stimulante.

Qu'avez-vous découvert à l'UVSQ que vous ne connaissiez déjà ?

C. R. : La pluridisciplinarité ! À Paris-VI, je ne côtoyais que des informaticiens. À Versailles, j'ai pu entrer en contact avec les autres composantes et faire la connaissance de physiciens, de chimistes, de médecins, d'historiens. Cette proximité entre disciplines se vérifiait également au niveau des instances dirigeantes et des étudiants qui ne désertaient pas le campus une fois les cours terminés. Je l'ai trouvée aussi avec les entreprises avoisinantes. Jamais à Paris-VI je n'ai été contactée par une société extérieure, alors que c'était assez fréquent à l'UVSQ.

Mon équipe a ainsi travaillé pour la Poste de Versailles, RTE, EDF, Bouygues.

Vos compétences vous ont également amenée à développer les moyens informatiques de l'UVSQ. **C. R. :** C'est en cela qu'il était intéressant de participer au développement d'une université nouvelle, car tout était à construire. En 2002, j'ai proposé à la présidente Sylvie Faucheu de redéfinir la politique informatique de l'université. Le réseau de télécommunication « Royal » a d'abord été créé, puis un nouveau système d'information a été mis en place pour l'ensemble de l'UVSQ, favorisant l'usage des TIC au service des étudiants, des enseignants et de l'administration (ENT, e-campus, Centre d'innovation pédagogique, etc.). Des projets enthousiasmants ! Au final, ces 15 ans passés à l'UVSQ ont été une étape culminante de ma carrière professionnelle et m'ont permis de développer des relations amicales et durables avec de nombreux collègues.



MARTIN ANDLER

...TRANSMET LE GOÛT DES MATHS AUJOURD'HUI

Selon Martin Andler, la désaffection de nombreux élèves français pour les mathématiques — classés juste dans la moyenne des pays de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) — n'est pas une fatalité. « Des solutions existent pour lutter contre le décrochage de certains élèves, le manque de sens donné aux mathématiques vécues parfois comme un formalisme arbitraire et le phénomène de maths anxiety qui touche particulièrement les filles », martèle l'enseignant-chercheur au Laboratoire de mathématiques de Versailles (LMV).

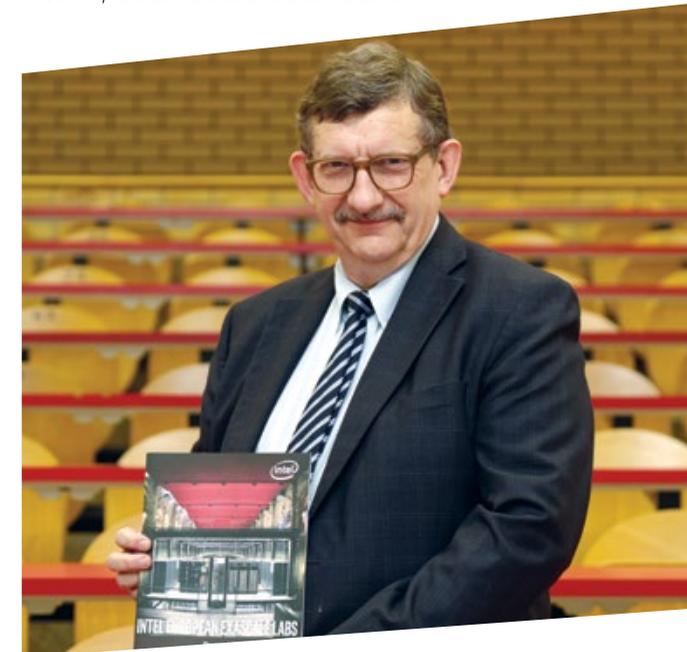
Depuis 1998, il préside l'association Animath et promeut sa discipline via des activités périscolaires didactiques telles que des concours ou des ateliers. L'occasion pour les élèves qui le souhaitent de faire des maths autrement, et aux établissements d'intégrer une pédagogie différenciée. « Cela leur permet de prendre des initiatives, de s'investir et de se passionner pour un sujet mathématique », suggère Martin Andler. Pour lutter contre le stéréotype selon lequel les filles seraient fâchées avec les maths et le phénomène de *maths anxiety* associé, son association organise pour les lycéennes des journées baptisées « Filles et maths, une équation lumineuse ». Au programme : conférence, témoignages de femmes scientifiques et pièce de théâtre centrée sur les stéréotypes. De quoi espérer faire grimper le taux d'étudiantes dans les filières scientifiques : « En filière S, 48 % des lauréats sont des bachelières. En classe préparatoire scientifique, les étudiantes ne sont plus que 25 % et à peine 10 % à l'École polytechnique », déplore l'enseignant-chercheur.

WILLIAM JALBY

...DÉVELOPPE DES ORDINATEURS HAUTE PERFORMANCE AUJOURD'HUI

Les supercalculateurs de demain qui seront capables d'effectuer un milliard de milliards d'opérations par seconde sont au cœur de l'activité du laboratoire ECR de l'UVSQ. Créé en 2009, il est le fruit d'un partenariat public/privé entre l'UVSQ, le CEA, Intel et le Grand Équipement national de calcul intensif (Genci).

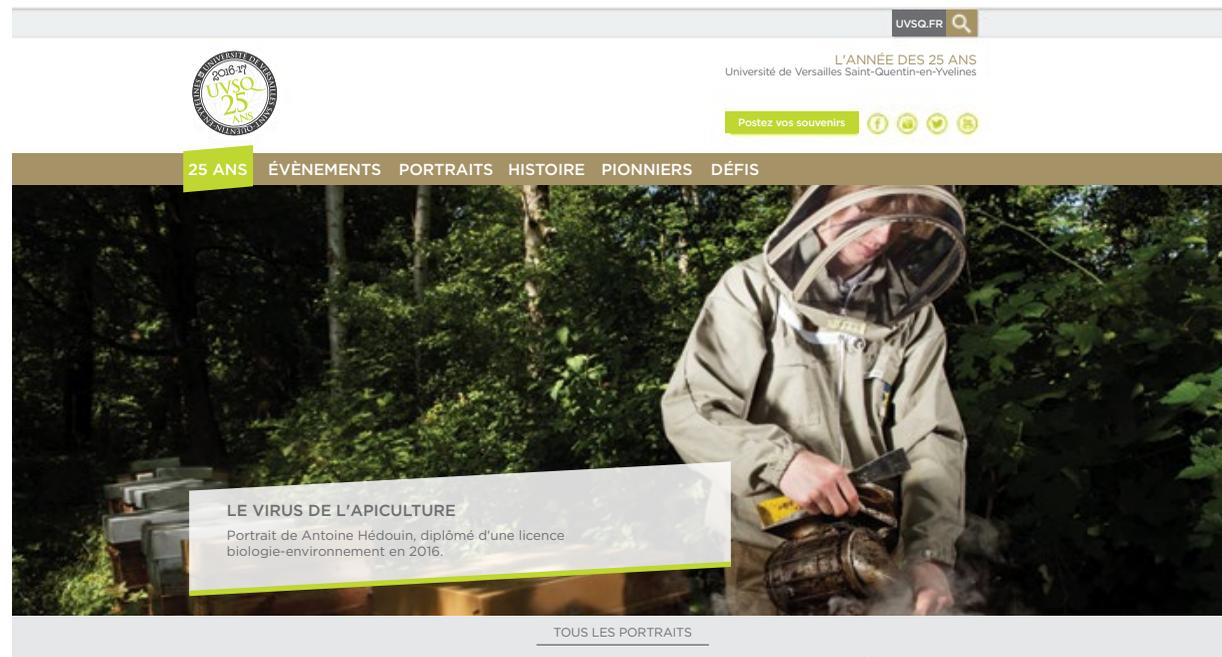
« Nos travaux se situent à l'interface entre la machine et l'utilisateur final », explique William Jalby, professeur d'informatique à l'UVSQ et responsable scientifique de l'ECR. Notre objectif est de comprendre ces nouveaux programmes et d'améliorer leur rendement. Il s'agit d'exploiter au mieux cette puissance de calcul exceptionnelle. Nous développons pour cela une suite logicielle d'outils de diagnostic et d'analyse de performance appelée « Maqao ». Celle-ci a déjà permis d'obtenir de fortes améliorations de performance, en particulier sur des codes de dynamique moléculaire, de mécanique des fluides et de combustion. »





Les 25 ans se poursuivent sur le web...

L'album de famille de l'UVSQ ne s'achève pas à la dernière page de ce collector ! Retrouvez des portraits, des interviews, des reportages... et postez vos souvenirs pour enrichir la mémoire de l'université sur : www.25.uvsq.fr



www.25.uvsq.fr

vert & bleu

est une publication
de l'université de Versailles
Saint-Quentin-en-Yvelines
55 avenue de Paris,
78035 Versailles Cedex
UVSQ - novembre 2016
ISSN 1762-9837

Pour en savoir plus : www.uvsq.fr

Directeur de la publication
Didier Guillemot
Direction éditoriale
Sophie Dotaro
Rédaction en chef
Ségolène de Calan
Rédaction
Ségolène de Calan
Annelise Gounon-Pesquet
Coline Rivalin
Emmanuelle Sampers
Direction artistique-mise en page
Églantine Granier
Secrétariat de rédaction
Florence Dubrulle

UVSQ
FONDATION
Accélérateur de changement



Seul le regard croisé d'experts scientifiques de toutes disciplines, de responsables d'entreprises et de représentants de la société civile permet de relever de manière innovante les défis auxquels la société est confrontée aujourd'hui.

Pour mettre en œuvre cette vision, l'équipe de la Fondation s'appuie sur des valeurs partagées : la passion des défis scientifiques et techniques, le goût d'entreprendre, la ténacité, l'ancrage territorial et la responsabilité.

REJOIGNEZ-NOUS
www.fondation.uvsq.fr

